Philosophie TSE.TSExp

-COURS

-TEXTES

-SUJETS TRAITÉS

M. MAMADOU WAGUÉ KEÏTA

LYCEE MAMADOU SARR

&

M. TIÉCOURA TOGOLA

LYCEE FAICAL IBN ABDOUL AZIZ DE BANAMBA

Scanned by CamScanner

Scanned by CamScanner

AVERTISSEMENT

Ce document est, en réalité, un guide pour les élèves et les collègues professeurs. Nous n'avons jamais la prétention de le considérer comme un document parfait. Il est donc perfectible comme tout travail humain. Ainsi, vos critiques et suggestions seront les bienvenues pour l'améliorer.

Scanned by CamScanner

Programme de philosophie : T.S.E/ TS.EXP (Terminale sciences Exactes et Expérimentales) :

UA1

Histoire de la philosophie :

-Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée :

1. Aristote : sa vie et son œuvres, sa physique, sa conception de la science.

2. J.J –Rousseau : sa vie et son œuvre, ses vues politiques.

3. Marcien Towa : sa vie et son œuvre, sa vision du développement de l'Afrique actuelle.

-Technique de l'explication de texte.

UA2 :

Etude thématique :

-L'homme et le monde :

1. langage et communication : définition des concepts, communication comme fonction essentielle du langage, informatique et liberté.

2. travail mondialisation et paix : définitions des concepts, développement et mondialisation, mondialisation et paix.

3. démocratie et droits de l'homme : définition des concepts, fondement des la démocratie et des droits de l'homme, liberté et citoyenneté, les biotechnologies appliquées à l'homme.

Histoire et progrès :

-le rôle de la violence dans l'histoire

-La technique de la dissertation.

UA3

Etude complète d'œuvres de penseurs :

1. Esprit des lois de Montesquieu.

2. Antériorité de la civilisation négro africaine de Cheick Anta Diop.

Scanned by CamScanner

ARISTOTE : (-385 – 322).

I.VIE ET ŒUVRE :

Aristote est né à Stagire en 385 avant notre ère. Il perdit très jeune son père Nicomaque, médecin célèbre qui soignait à la cour de Macédoine. A 17 ans, Aristote vint à Athènes et suit les cours d'Isocrate et ensuite ceux de Platon à l'Académie pendant 20 ans. Platon admirait fort cet élève qu'il appelait **le liseur, « la pensée pure ».**

En 343, Philippe II le choisit comme précepteur de son fils, le futur Alexandre le grand alors âgé de 13 ans. Vers la fin de 335 avant J.-C. à 50 ans, Aristote fonde son école à Athènes : Le Lycée du nom du lieu choisit près d'un bois dédié à Apollon Lycien. Il exerce pendant 13 ans son enseignement à Athènes. A la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C., Aristote devient suspect, et, accusé par le parti national, il doit quitter Athènes et s'exiler à Chalcis sur l'Île d'Eubée où il meurt en 322.

- SES ŒUVRES :

Aristote a laissé une œuvre immense dont une partie seulement nous est parvenue et qui a influencé toute la philosophie du moyen-âge au point de devenir à l'époque la référence intellectuelle obligée des intellectuels.

Ses principaux ouvrages sont les suivants : L'Organon (en cinq livres), L'Ethique à Nicomaque (en dix livres), La Métaphysique, La Physique et La Politique

II. LA PHYSIQUE :

C'est la philosophie seconde. Elle comporte deux aspects. D'une part elle étudie la théorie du mouvement qu'Aristote défini comme passage de la puissance à l'acte et en lequel, il veut une irrémédiable imperfection. Pour Aristote, un monde parfaitement ordonné serait en repos. D'autre par la physique aristotélicienne étudie la cosmologie. Elle a pour objet la « nature ». Pour expliquer le changement au sein de la nature. Aristote élabore la théorie des quatre causes. Il étudie mais aussi la biologie.

1-la théorie du mouvement :

a- La puissance : elle est une simple virtualité. C'est ce qui va « venir » mais qui n'est pas encore ; ce qui est en voie de devenir, autrement ce qui n'est pas pleinement réalisé, ce qui n'est pas encore en acte.

Scanned by CamScanner

b-L'acte : la notion d'Acte a pour Aristote deux sens. L'Acte est d'une part la forme par opposition à la matière, et d'autre part l'exercice même de l'activité par opposition à la puissance ou possibilité ; seul Dieu est Acte pur.

2-la cosmologie :

Elle a pour objet la « Nature » (physis). Au sens philosophique, la cosmologie désigne le discours rationnel sur la formation et structure de l'Univers. Aux yeux d'Aristote, la terre est le centre d'un univers clos et composé de plusieurs « ciels » ou « sphères ». Dans ce cosmos il existe une coupure entre le « premier ciel » ou monde » sublunaire (sous la lune) et le monde supra lunaire (au-dessus de la lune). Celui-ci ne connaît que le mouvement circulaire (celui des astres autour de la terre), le plus parfait des mouvements car il n'a ni commencement ni milieu ni fin. Le monde sub-lunaire est au contraire imparfait, car soumis à la génération et à la corruption.

3-le changement :

a-) La matière et la forme : Aristote distingue dans toute chose deux aspects : une forme qui fait que la chose est ce qu'elle est et une matière qui est le support de la forme.

-la forme : c'est ce qui, dans l'objet est intelligible et lui confère telle essence : la forme n'est pas soumise au devenir. C'est un principe métaphysique (exemple l'âme est la forme du corps).

-la matière : du latin ***materia*** qui vient de ***mater-*** qui signifie la mère, la source. Aux yeux d'Aristote, la matière est ce qui peut concevoir une forme. La matière est alors opposée à la forme, à l'idée.

b) Les quatre causes :

La cause est ce qui répond à la question « Pourquoi » et explique la production d'une chose. C'est dans cette perspective qu'après avoir souligné l'importance de la notion de cause, il dresse le tableau général des causes des choses (matérielle, formelle, finale).

La cause matérielle : c'est ce dont une chose est faite. C'est la matière qui représente une puissance pouvant revêtir devers formes. Dans une statue par exemple la matière dont elle faite est sa cause matérielle.

La cause formelle : c'est le type, l'essence, ce qui donne a chaque chose sa forme déterminée. Dans l'être humain, l'âme est la forme du corps ; dans la statue, c'est l'idée voulue par les sculpteurs.

Scanned by CamScanner

La cause efficiente : c'est la force motrice engendrant l'effet et se prolongeant en lui. La cause efficiente, c'est l'antécédent directe qui provoque un changement et par là, le principe immédiat du mouvement. Par exemple les coups de ciseaux du sculpteur sont la cause efficiente de la fabrication de la statue.

La cause finale : c'est le but en vue duquel tout le reste s'organise. C'est le désir de la gloire et du gain visé par le sculpteur…

III. LA CONCEPTION DE LA SCIENCE CHEZ ARISTOTE :

Chez Aristote, la philosophie est comprise dans un sens plus large qu'aujourd'hui: elle est à la fois recherche du savoir pour lui-même, interrogation sur le monde et science des sciences.

La science comprend pour lui trois grands domaines : la science spéculative ou théorique, la science pratique et la science productive. La science spéculative constitue la meilleure utilisation que l'homme puisse faire de son temps libre. Elle est composée de la philosophie première (l'actuelle métaphysique), de la mathématique et de la physique —appelée aussi philosophie naturelle. La science pratique tournée vers l'action (*praxis*) est le domaine de la politique et de l'éthique. Enfin, la science productive couvre le domaine de la technique et de la production de quelque chose d'extérieur à l'homme. Entrent dans son champ l'agriculture mais aussi la poésie, la rhétorique et, de façon générale, tout ce qui est fait par l'homme. La logique, quant à elle, n'est pas considérée par Aristote comme une science mais comme l'instrument qui permet de faire progresser les sciences.

TEXTE 1 :

Parmi les êtres, les uns existent par la nature et les autres sont produits par d'autres causes. Ainsi, c'est la nature qui fait les animaux et les parties dont ils sont composés, c'est elle qui fait les plantes et les corps simples, tel que la terre, le feu, l'eau et l'air, car nous disons de tous ces êtres et de tous ceux du même genre qu'ils existent par nature.

Tous les êtres que nous venons de nommer présentent évidemment, par rapport aux êtres qui ne sont pas le produit de la nature, une grande différence ; tout être naturel, en effet, a en soi même un principe de mouvement et de repos ; soit pour les uns, quant au lieu ; soit pour les autres, en ce qui concerne l'accroissement et le décroissement ; soit que pour d'autre encore, il s'agisse d'une altération.

Au contraire, un lit, un manteau, ou tel autre objet analogue n'ont en eux-mêmes, en tant que chacun mérite ce nom et dans la mesure où il est un produit

Scanned by CamScanner

de l'art, aucune tendance naturelle à changer. Ils n'ont cette tendance qu'en tant qu'ils sont indirectement et accidentellement ou de pierre ou de terre, ou un composé de ces éléments.

Aristote, *Physique.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ?

2. Quel est le thème abordé dans ce texte et le problème posé dans ce texte ?

3. Quelle est l'idée générale de ce texte ?

4. Ce texte peut être divisé en combien de partie ?

5. Quelles sont les choses qui existent par nature et celles qui existent par d'autres causes ?

TEXTE 2 :

Le temps produit nécessairement aussi une certaine passion ; ainsi nous avons l'habitude de dire que le temps consume, que tout vieilli sous l'action du temps, que tout s'efface sous l'action du temps, mais n'on qu'on s'instruit ou qu'on devient jeune et beau : car l temps est en soi plutôt cause de destruction, puisqu'il est nombre du mouvement et que le mouvement défait ce qu'il est.

Par suite, on voit que les êtres éternels ne sont pas dans le temps ; car le temps ne les enveloppe pas et ne mesure point leur existence : la preuve en est que le temps n'a sur eux aucun effet, parce qu'ils ne sont pas dans le temps.

Aristote, *physique*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Quels sont les êtres sur lesquels le temps a des effets ? Pourquoi ?

5. Quels sont les êtres sur lesquels le temps n'a pas d'effets ? Pourquoi ?

Scanned by CamScanner

TEXTE 3 :

Ce n'est pas, non plus, la nature qui a produit le commerce consistant à acheter pour revendre plus cher. L'échange était un expédient nécessaire pour procurer à chacun de quoi suffire à ses besoins. [...]

L'autre manière de s'enrichir appartient au commerce, profession qui roule tout entière sur l'argent, qui rêve qu'à lui, qui n'a ni d'autre élément ni d'autre fin, qui n'a point de terme où puisse s'arrêter la cupidité.

En général, tous les arts veulent indéfiniment leur fin. La médecine, par exemple, qui a pour objet la santé, embrasse tous les cas qui conduisent à son rétablissement et qui sont innombrables. Mais chacun des moyens de chaque art a ses limites et s'achève lorsqu'il à sa fin, c'est-à-dire au dernier terme où il doit aboutir.

La fin que se propose le commerce n'a pas de borne déterminée. Elle comprend tous les biens qui se peuvent acquérir ; mais c'est moins leur acquisition que leur usage qui est l'objet de la science économique ; celle-ci est nécessairement restreinte à une quantité déterminée. (...)

Les gens de commerce, aiment l'argent, ne croient jamais en avoir assez et accumulent toujours. L'argent leur sert à deux usages analogues et alternatifs : l'un à acheter les choses pour les revendre plus cher, l'autre à prêter pour retirer au terme convenu leur capital avec intérêts.

Aristote, *La politique.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4-Explique ce passage : « l'échange était un expédient nécessaire pour procurer à chacun de quoi suffire à ses besoins ».

5-Pourquoi le commerce différent des autres arts, n'a pas de limites ni fin ?

Scanned by CamScanner

TEXTE 4 :

L'acte donc est le fait pour une chose d'exister en réalité et non de la façon dont nous disons qu'elle existe en puissance, quand nous disons par exemple qu'Hermes est en puissance dans l bois, ou de la demi-ligne dans la ligne entière parce qu'elle en pourrait être tirée ; ou quand nous appelons savant en puissance celui qui même ne spécule pas, s'il a la faculté de spéculer : eh bien L'autre façon d'exister est l'existence en acte.

L'acte sera alors comme l'être qui bâtit, est à l'être qui a la faculté de bâtir, l'être éveillé o l'être qui dort, l'être qui voit à celui qui a les yeux fermés mais possède la vue, ce qui a été séparé de la manière, ce qui est élaboré à ce qui n'est pas élaboré. Donnons le nom d'acte au premier membre de ces diverses relations, l'autre membre, c'est la puissance.

Aristote, *La Métaphysique.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Que signifient les mots : l'acte, la puissance ? Donne deux exemples dans chaque cas.

Texte 5:

En un sens, la cause, c'est ce dont une chose est faite et qui y demeure immanente, par exemple, l'airain est cause de la statue et l'argent de la coupe, ainsi que les genres de l'airain et de l'argent. En un autre sens, c'est la forme ou le modèle, c'est-à-dire la définition de la quiddité et ses genres : ainsi le rapport de deux à un pour l'octave, et, généralement, le nombre et les parties de la définition. En un autre sens, c'est ce dont vient le premier commencement du changement et du repos ; par exemple, l'auteur d'une décision est cause, le père est cause de l'enfant, et, en, général, l'agent est cause de ce qu'il fait, ce qui produit le changement est changé. En dernier lieu, c'est la fin, c'est-à-dire la cause finale : par exemple la santé est cause de la promenade ; en effet, pourquoi se promène-t-il, c'est dirons-nous, pour la santé, et, par cette réponse, nous pensons avoir donné la cause. Bien entendu appartient à la même causalité tout ce qui, mû par autre chose, que soi, est intermédiaire entre ce moteur et la fin, par exemple pour la santé, l'amaigrissement, la purgation, les remèdes, les

Scanned by CamScanner

instruments, car toutes ces choses sont en vue de la fin, et ne diffèrent entre elles que comme actions et instruments.

Aristote, *physique*, livre II, chapitre 3.

Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Donne le nom de l'auteur de ce texte, sa nationalité, son époque et le titre de l'ouvrage dans lequel il a été tiré.

2. Quel thème philosophique l'auteur aborde-t-il dans ce texte ?

3. Quelles sont les causes dont parle l'auteur dans ce texte ?

4. Applique les causes dont parle l'auteur à la table sur laquelle vous êtes.

5- En te référant au texte, dégage les 4 causes qui seraient à l'origine de l'homme.

Scanned by CamScanner

JEAN JACQUES ROUSSEAU (1712-1778).

I.VIE ET OEUVRES :

Jean Jacques Rousseau est né le 28 juin 1712 à Genève en Suisse dans une famille protestante d'origine française qu'il quitte à seize ans. Il perdit sa mère en naissant. Son père Issac Rousseau, un horloger était d'humeur fantasque. L'enfant livré à lui-même puisait sans discernement dans sa bibliothèque. Son père dut s'exiler à la suite d'une rixe et Jean Jacques mis en pension à Bossey chez le pasteur Lambercier y vécut deux années heureuses en pleine compagnie, abandonnées à ses paresses et ses rêves (1722-1724).

De retour à Genève, il fut mis en apprentissage en 1727 chez le graveur Ducommun qui le traitait brutalement : timide et fier, l'enfant devient dissimulé, menteur, fainéant, chapardeur et gueux. Il connut l'aventure en 1728 : un dimanche de mars 1728 entrant top tard d'une promenade et trouvant fermées les portes de Genève, Jean Jacques qui craignait d'être battu décide de s'enfuir… désormais Rousseau connaîtra huit ans de vie errante. Chassé de ses asiles successifs par des haines religieuses ou par mesquineries de ses anciens amis les philosophes, il est effectivement persécuté, mais il ajoute à son malheur des soupçons morbides qui le brouillent avec tous. Condamné à Genève, expulsé d'Yverdon, il s'installe à Poitiers, territoire du roi de Prusse. Il passe 18 mois.

Il accepte par la suite l'invitation du philosophe Hume en Angleterre. A partir de 1766, il est installé au château de Wooton, mais poursuivit par les écrits de Voltaire, brouillé encore avec Hume par ses hantise, ses angoisses, ses terreurs subites, il rentre en France en mai 1767. Jusqu'en 1770 en proie à son délire intermittent, il continue sa vie errante et 18 mois à Monquin dans une ferme isolée. Il meurt le 02 juin 1778 à Ermenonville et fut enterré dans cette ville avant d'être transféré au Panthéon en 1794 à Paris. Le peuple et la Révolution s'étaient reconnus dans l'auteur Du Contrat social.

-œuvres philosophiques essentielles :

Jean Jacques Rousseau, penseur genevois de langue française a essentiellement écrit :

-Discours sur les sciences et les Arts (1750).

-Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755).

-Du contrat Social ou Principe du droit Politique (1762).

Scanned by CamScanner

-Emile ou de l'Education (1762).

-Julie ou la Nouvelle Héloïse (1761).

-La profession de foi du Vicaire Savoyard (1770).

-Les confessions (1782-1789).

-Les Rêveries du Promeneur Solitaire (1782).

II. LA CONCEPTION DE L'EDUCATION CHEZ ROUSSEAU

Si seul le Contrat permet une bonne pédagogie, inversement la politique ne suffit pas si l'on n'éduque pas les individus dans la société juste. Une bonne société sans bonne éducation est vouée à l'échec.
Il n'est pas question de pédagogie dans le Contrat Social mais, en revanche, on parle de politique dans ce livre de pédagogie qu'est l'Emile (livre IV). L'essentiel de l'Emile est une pédagogie à finalité sociale. Il s'agit de rendre Emile social. Cela pose bien sûr un problème : le pédagogue doit lui-même être formé socialement par quelqu'un qui lui-même a été formé etc. Mais si à l'origine personne n'a été formé dans une société correcte, il n'est pas de commencement possible. C'est la régression à l'infini. Il est difficile de concevoir une éducation.
Il s'agit, en effet, pour Rousseau, par une bonne éducation de faire échapper Emile au mauvais déterminisme historique qui est le nôtre. Mais nous sommes tous dans l'histoire et il faudrait quelqu'un qui déjà a échappé à l'histoire pour éduquer Emile. Or, personne n'échappe à son temps.
Rousseau part du fait que l'homme naturel ne raisonne pas puisque la raison n'est qu'une virtualité naturelle qui se développe en société. La pédagogie doit donc partir de l'être sensitif qu'elle va former. Il faut d'abord développer cette sensibilité qui existe mais de manière, elle-même, embryonnaire, virtuelle. L'enfant n'est qu'un ensemble de virtualités. Il n'est presque rien. Il faut apprendre l'enfant à sentir avant de raisonner car le sentir existe déjà, même s'il est à développer, alors que la raison est quasiment inexistante. Rousseau dira que l'enfant est paresseux et qu'il a tendance à remplacer ces différentes formes de sensibilités par la simple vision qui demande moins d'effort. C'est pour cela qu'il faudra réprimer l'impétuosité du regard.
Il faudra ensuite initier Emile à l'outillage. La pratique va en effet permettre le développement de la raison. En agissant, l'enfant va évidemment faire un certain nombre d'expériences c'est-à-dire qu'il va avoir un certain nombre de sensations qu'il va comparer. Or cette comparaison favorise le passage au jugement concret. Juger c'est comparer. L'expérience fait naître l'idée. Rousseau est un philosophe empiriste.
Puisque Rousseau est empiriste, pour lui plus l'enfant sera en rapport avec l'expérience sensible, plus sa raison se développera. C'est pourquoi il ne s'agira pas seulement de laisser faire le temps mais il faudra provoquer le

Scanned by CamScanner

développement du jugement concret par les jeux éducatifs et le travail. Le travail est primordial. Rousseau conseille même aux rois de donner un métier manuel à leurs enfants car, dit-il, " nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions où aucune position sociale ne sera plus stable. " Cela veut dire que le travail sera nécessaire pour chacun. Il faut éduquer la sensibilité pour développer la pensée intellectuelle.
Mais, dit Rousseau, il faut que cela soit accepté par l'enfant et pour cela il faut provoquer l'opportunité, créer les occasions de rencontres pédagogiques fécondes. La pédagogie va donc être liée au projet politique puisqu'il n'est pas plus de bonne pédagogie dans un mauvais système politique que de bonne politique sans bonne pédagogie. La transformation sociale et la transformation de la pédagogie vont ensemble.

III. CONCEPTION SOCIALE ET POLITIQUE :

Dans l'ouvrage « Du contrat social », Jean Jacques Rousseau est en quête des conditions de l'Etat de droit, légitime. Sa critique du droit du plus fort est célèbre : jamais la force ne peut engendrer le droit ! le vrai contrat, celui qui repose sur le droit et non sur la force est une association par laquelle chacun s'unit à tous, et même temps obéit à lui-même. Jean Jacques abouti au concept de « volonté générale, volonté de tous où la volonté de chacune doit s'intégrer. « le contrat social » sera la charte des révolutionnaires de 1789, de Danton et de Robes pierre aussi.

A. Le contrat social :

Du latin contractas= convention. L'article 1101 du code civil définit le « contrat », comme une « convention par laquelle une ou plusieurs personnes s'obligent, envers une ou plusieurs autres, à donner, à faire ou à ne pas faire quelque chose ».

La notion de « Contrat Social » est une convention imaginée par certains philosophes (Hobbes, Rousseau, Kant) et constituant selon eux, le fondement idéal pour l'organisation de la vie sociale ou une société politique. Le contrat social est le pacte instituant la règle du droit politique, de ce qui est légitime. Il ne porte pas sur ce qui est réellement passé mais ce qui doit être. Il s'agit de « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant… ». Au fondement des sociétés humaines Rousseau postule une convention première qui engage les hommes à conjurer leurs forces.

Scanned by CamScanner

B. L'Etat :

Aux yeux de Rousseau, l'Etat représente la volonté générale. La loi, expression impérative et universelle de la volonté générale permet l'autonomie : les hommes se soumettent en effet à ce qui émane d'eux sous forme de lois. Ils sont redevables à celles-ci de la liberté et de la justice. Dans sa théorie politique Rousseau estime que le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, aristocratie aux médiocres (moyen), la monarchie aux grands…

Ses préférences iraient à la démocratie pure, mais elle exige tant de vertu qu'elle ne convient qu'à « un petit peuple de dieux » ; considérant la monarchie héréditaire comme les pires gouvernements, Jean Jacques Rousseau se rallie pratiquement à l'aristocratie élective. D'ailleurs, pensé-t-il, « tout gouvernement est « république » (res-pulica =la chose publique) : la volonté générale y est souveraine.

C. Le Souverain :

Le concept de souverain est on le voit central chez Rousseau : il désigne l'exercice de la volonté générale, volonté du corps social uni par un intérêt commun. Il existe donc un lien étroit entre le concept de souverain et celui de volonté générale : le souverain, cette autorité suprême doit agir non pas selon son bon plaisir, mais selon les vœux de la volonté générale, dans laquelle se reconnaissent tous les membres du corps social.

Texte 1:

Ce que l'homme perd par le contrat social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le tente et qu'il peut atteindre ; ce qu'il gagne, c'est la liberté civile et la propriété de tout ce qu'il possède. Pour ne pas se tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la liberté naturelle qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, de la liberté civile qui est limitée par la volonté générale, et la possession qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier occupant, de la propriété qui ne peut être fondée que sur un titre positif. On pourrait sur ce qui précède ajouter à l'acquis de l'état civil la liberté morale, qui seule rend l'homme vraiment maître de lui ; car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté. Mais je n'en ai déjà que trop dit sur cet article, et le sens philosophique du mot liberté n'est pas ici de mon sujet.

Rousseau, *Du Contrat social, Livre I.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

Scanned by CamScanner

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Qu'est ce l'homme perd il et gagne t il dans le contrat social ?

5. Quelles sont les limites de la liberté naturelle et celles de la liberté civile ?

6. Le contrat social suffit il selon pour pacifier une société ?

Texte 2:

« concluons qu'errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre et sans liaison, sans nul besoin de ses semblables comme sans nul désirs de leur nuire, peut-être même sans jamais reconnaître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions et se suffisant à lui-même, n'avait que les sentiments et les lumières propres à cet état; qu'il ne sentait que ses vrais besoins, ne regardait que ce qu'il croyait avoir intérêt de voir, et que son intelligence ne faisait pas plus de progrès que sa vanité. Si par hasard il faisait quelque découverte, il pouvait d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnaissait pas même ses enfants. L'art périssait avec l'inventeur. Il n'y avait ni éducation, ni progrès; les générations se multipliaient inutilement; et, chacune partant toujours du même point, les siècles s'écoulaient dans toute la grossièreté des premiers âges; l'espèce était déjà vieille, et l'homme restait toujours enfant ».

Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes.*

Consignes : après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donnes le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donnes le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Quelle différence faites-vous entre l'homme à l'état de nature et l'homme actuel ?

Scanned by CamScanner

MARCIEN TOWA : 1931- 2014.

I. ITINERAIRE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE :

Né en 1931 du village d'Endama, non loin d'Obala à 60km de la capitale du Cameroun. Bachelier en philosophie en 1955, il quitte le grand séminaire d'Otélé (Cameroun) pour poursuivre ses études supérieures à partir de 1957 à Caen (France) d'abord à la Sorbonne ensuite. Il obtint sa licence en philosophie en 1959 et en 1960 le Diplôme d'Etudes Supérieures dans la même discipline avec un mémoire sur Bergson et Hegel.

Après un an d'enseignement à l'Ecole Normale Supérieure (ENS) de Yaoundé, Marcien Touva reprend des études de psychopédagogie grâce à une bourse de l'Unesco qui le mènent à Paris, Londres, Genève, Moscou etc..... En 1969, il Obtint son doctorat 3ème cycle. Il est décédé le 02 juillet 2014.

Parmi ses écrits, on retient essentiellement :

-Le consciencisme : émergence de l'Afrique moderne à la conscience philosophique (1968).
-Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique Actuelle (1971).
-L'idée d'une philosophie négro-africaine (1979).

II. LA QUESTION DU DEVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE ACTUELLE CHEZ TOWA :

Pour Marcien Towa, aucun développement de l'Afrique actuelle n'est possible sans une certaine prise de conscience et surtout la nécessité pour nous d'aller vers un brassage culturel.

Les États africains ont, aujourd'hui, le devoir d'organiser leur propre marche vers les progrès scientifique et technique. Ils ne sauraient également se détourner du développement de leurs cultures nationales à cause de la plus grande vulnérabilité de leurs civilisations durement éprouvées par la colonisation et l'esclavage. C'est pourquoi, Towa prône pour l'Afrique, une révolution radicale. Mais, celle-ci doit nécessiter une grande patience, une recherche technique et une synthèse lucide. Dans ce cas, il faudrait que les gouvernants soient eux-mêmes unanimement convaincus que sans culture, il n'y a pas d'État digne de ce nom ; il n'y a pas d'économie, pas de technique, pas de science au service de l'homme, pas de nation vivante et forte.
Pour atteindre ce but, Marcien Towa veut rétablir l'alliance de la vérité avec l'Afrique, avec la culture africaine, par le biais de la raison critique. Porter la raison latente à la compréhension de ses propres possibilités et, ouvrir ainsi, au regard de la possibilité d'une culture en tant que possibilité, c'est là l'unique chemin pour mettre en route l'immense travail de réalisation d'une philosophie africaine, disons d'une philosophie universelle.

Scanned by CamScanner

Pour Marcien Towa, dans les administrations africaines, comme dans les activités quotidiennes des africains, on ne rencontre que le triomphe du laisser-aller et de l'à-peu-près. Pour lui, la révolution radicale a pour rôle de combattre une telle africanité, un tel culturalisme, car une telle vision du monde ne peut bâtir l'Afrique moderne. L'Afrique a besoin d'hommes exigeants vis-à-vis d'eux- mêmes, vis-à-vis de leurs cultures et vis-à-vis des autres.
Pour l'Afrique donc, il n'y a pas d'autre issue que le développement et cela passe nécessairement par une prise de conscience de nos valeurs culturelles et une étude minutieuse de celles de l'Occident. C'est donc une illusion de penser notre africanité en nous référant au passé comme modèle à reproduire pour réaliser l'authenticité de notre être.

Texte 1 :

Les activités techniques y sont liées aux activités proprement sociales, et d'abord l'art, qui est magie. Et celles-ci y occupent, sur celles-là, singulièrement sur le travail, une place majeure. Il s'agit d'une société fondée essentiellement sur les rapports humains, plus encore peut-être sur les rapports des hommes et des '' dieux'', d'une société animiste, je veux dire une société qui s'intéresse moins aux nourritures terrestres'' qu'aux nourritures spirituelles. Ici, les faits matériels, surtout les faits sociaux ne son pas des choses''. Il y a, cachées derrière eux, les forces qui les régissent animant ces apparences, leur donnant couleur et rythme, vie et sens. C'est précisément cette signification qui s'impose à la conscience et provoque l'émotion. Plus justement encore, l'émotion est cette saisie de l'être intégral – conscience et corps – par le monde irrationnel, l'irruption du monde magique dans le monde de la détermination. Ce qui émeut le Négro-africain, ce n'est pas tant l'aspect de l'objet que sa réalité profonde, sa surréalité, pas tant son signe que sens. Ce qui l'émeut, dans un masque de danse, c'est, à travers l' ''image'' et son rythme, la vision insolite du ''dieu''. L'aspect sensible, pour être perçu dans ses particularités singulières, dans la mesure même où il en est ainsi, n'est que le signe du sens de l'objet.

Léopold Sédar Senghor, *Liberté I, négritude et humanisme*, éd Seuil, 1964, p.263.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.
2. Quel est, d'après ce texte le rôle de la technique dans les sociétés africaines ?

Scanned by CamScanner

3. Caractérise respectivement le monde magique et le monde de la détermination.
4. L'attitude à l'égard des objets techniques, que l'auteur prête aux Négro-africains, constitue-t-elle un frein au progrès technique ou favorise-t-elle l'essor des activités techniques ? justifie ta réponse.
5. Que faut-il entendre par ''surréaliste de l'objet'' ?

Texte 2 :

Notre tâche se précise donc ainsi : nous avons à nous affirmer dans le monde actuel ; nous, séculairement assis dans la nuit de l'inanité, nous avons à nous redresser de toute notre stature d'hommes ; nous, depuis si longtemps affairés au service de l'autre, nous avons à nous affairer à notre propre service ; nous dont l'autre a si longuement disposé, nous devons rentrer dans la disposition de nous-mêmes. Et naturellement la décision de nous assumer, de nous affirmer, d'être fiers (nous jusqu'ici si humiliés et si humbles), est en même temps décision d'assumer notre passé, de le valoriser et d'en être fiers. Seulement, une telle décision, pour autant qu'elle veut introduire une révolution radicale dans notre condition actuelle, exige pour aboutir une rupture elle aussi radicale avec notre passé, puisque cette condition provient rigoureusement incontestablement de ce passé. La volonté d'être-soi conduit immédiatement à la fière reprise en charge du passé, parce que l'essence du soi n'est que le résultat du passé du soi ; mais le passé lucidement et froidement interrogé et scruté atteste que l'assujettissement présent trouve son explication dans la provenance de l'essence du soi, c'est-à-dire dans le passé du soi, et nulle part ailleurs. Révolutionner la condition du soi signifie donc en même temps révolutionner l'essence en soi, ce que le soi a en propre, ce qu'il a d'original et d'unique, entrer dans un rapport négatif avec le soi.

MARCIEN TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, Yaoundé, éd Clé, p.41.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Quel est d'après ce texte, le rôle du philosophe africain aujourd'hui ?

3. Est-il nécessaire aux Africains de nier leur passé pour s'affirmer dans le monde actuel ?

4. A quoi l'auteur attribue t-il l'assujettissement présent de l'Afrique ?

Scanned by CamScanner

5. A ton avis, cette page relève-t-elle d'une réflexion philosophique ou d'une prise de position d'ordre politique ?

6. A quel système philosophique européen M.Towa peut-il emprunté l'idée exprimée dans les dernières lignes ?

Scanned by CamScanner

TECHNIQUE D'EXPLICATION DE TEXTE :

Tout comme d'autres exercices philosophiques, l'explication de texte obéit une certaine règles. Elle nécessite au préalable une lecture et une compréhension précise du texte. Elle comprend trois parties : introduction, développement, conclusion.

I.L'INTRODUCTION :

On commence par énoncer le thème du texte (de quoi il est question) et par la même occasion on rappelle le nom de l'auteur, sans s'attarder sur sa vie, son œuvre ou sa doctrine. On peut en revanche, si on est capable, situer le passage dans son contexte, c'est-à- dire l'œuvre dont-il est extrait.

On énonce également le problème dont il est question dans le texte, et auquel la thèse répond clairement.

On énonce ensuite la thèse du texte (ce qu'en dit l'auteur), il s'agit de la phrase qui nous paraît la plus importante du texte.

On énonce le plan du développement qui est aussi le plan du texte. Pour cela, il importe de signaler les limites des différentes parties ou articulations du texte.

II. DEVELOPPEMENT :

En première partie, il s'agit de mener une explication détaillée et approfondie des différentes parties du texte. Il faut donc procéder en suivant la structure du texte. Elle comporte aussi une analyse des concepts utilisés par l'auteur, c'est-à-dire tous les mots ayant un intérêt ou un sens philosophique.

La seconde partie consiste à discuter les arguments et la thèse de l'auteur. Comme tout exercice philosophique, il ne s'agit pas d'expliquer uniquement le texte, mais de chercher aussi les points de vue sur lesquels on peut discuter. A défaut de cela, on peut faire usage d'exemples puisés dans la réalité, ou encore les références culturelles ou littéraires.

III. CONCLUSION :

Elle comprend deux parties :

Un rappel du problème soulevé par le texte ainsi que la thèse de l'auteur. Un résumé en deux ou trois phrases l'essentiel du travail concernant l'intérêt du texte.

Scanned by CamScanner

LA TECHNIQUE DE LA DISSERTATION

I. PRESENTATION :

La dissertation philosophique est un exercice qui consiste à rédiger un développement sur un sujet donné.

Comme la philosophie est une réflexion critique, la dissertation consiste à percevoir le caractère paradoxal du sujet proposé et invite à critiquer le préjugé contenu dans ce sujet.

Le sujet de dissertation se présente sous deux (2) formes :

- il est soit une phrase interrogative,
- soit une citation suivie d'une question.

II. QUELQUES CONSEILS PRATIQUES :

L'analyse du sujet est essentielle. Pourtant, elle est souvent négligée et la précipitation accouche fatalement d'un hors sujet.
Il faut donc lire et relire le sujet afin de s'en imprégner. Cette lecture peut durer une quinzaine de minutes. Il ne faut pas négliger les mots qui paraissent difficiles, car ils abritent souvent le cœur de la réflexion.

Il faut absolument aérer son devoir, mener une réflexion logique et cohérente, avoir une bonne culture philosophique. Eviter la paraphrase et les affirmations gratuites. Soignez votre écriture.

Pour faire un bon choix, éviter les sujets d'apparence facile et les sujets non compris. Il faut donc choisir le sujet sur lequel vous avez suffisamment d'idées, une connaissance solide.

III.LA COMPOSITION DE LA DISSERTATION (PHILOSOPHIQUE) :

La dissertation élaborée comporte trois parties (3) : l'Introduction, le Développement et la Conclusion.

1. L'introduction

Elle vise à présenter le sujet.

Cette présentation consiste à situer le sujet, à indiquer ce qui le justifie et à montrer comment on entend s'y prendre pour le développer.

Scanned by CamScanner

De façon pratique, il s'agit de définir les notions clefs du sujet, d'énoncer le préjugé apparent contenu dans le sujet, d'en saisir le caractère paradoxal et réfuter ce préjugé, poser la question qui se dégage de cette opposition et enfin annoncer le plan du développement.

2. Le développement :

Il est la partie la plus développée du devoir .Le développement comprend nécessairement un plan qui varie selon les sujets.

2. 1. Sujets de discussion :

Pour reconnaitre ces sujets on vous demande ceux-ci : discutez, appréciez, critiquez, commentez et discutez, jugez, qu'en pensez vous, Etes vous de cet avis, et la plus part des sujets se terminant par un point d'interrogation.

a) Le plan dialectique :

C'est le plus courant, mais attention, il ne convient que si le sujet contient une opposition. Il propose dans un premier temps une réflexion sur la thèse défendue dans le sujet, puis nuance cette thèse dans une deuxième partie et, dans un troisième temps, tente de développer une synthèse qui consiste généralement à dire qu'il est impossible de trancher entre les deux thèses (ou mieux, que l'on peut opter pour une troisième voie). C'est le fameux plan « **thèse, antithèse, synthèse** ».

b) Le plan classique

Il consiste à faire une thèse à laquelle on oppose une antithèse .C'est une manière simpliste de résoudre le problème du sujet, car il nous oblige à prendre nécessairement partie pour l'une ou l'autre des deux parties. Exemple Une civilisation peut elle être supérieure à une autre !

2.2. Sujets d'explication :

Pour identifier ces sujets on vous demande : Expliquez, Commentez, Expliquez et commentez, Argumentez, Justifiez, Analysez.

Il convient lorsque le sujet exige des approfondissements successifs. Il permet de détailler des faits, d'envisager tous les aspects d'une problématique sans que ceux-ci s'opposent. En d'autres termes, il s'agit d'aller dans le même sens que l'auteur et de dire clairement cet que le sujet veut dire.

2.3. Sujets de comparaison

Scanned by CamScanner

Il s'agit de mettre en rapport deux notions, par exemple : vérité et réalité ; raison et foi ; liberté et volonté .Il faut établir le rapport entre les deux notions, tirer la dialectique des rapports et dire si on doit opposer ou réduire l'une des notions à l'autre.

3. La conclusion

- Il faut dresser un bilan sans tomber dans le piège du résumé. La conclusion doit récapituler les conclusions intermédiaires dégagées à la fin de chacune des grandes parties et surtout, montrer comment elles s'articulent entre-elles.
- On peut terminer sur une question, mais ce n'est pas une figure imposée. Elle doit être pertinente : mieux vaut s'en passer que de poser une question qui aurait dû trouver sa réponse dans le corps du devoir.

Scanned by CamScanner

CHAPITRE III : ETUDE THEMATIQUE.

NATURE ET CULTURE :

I. DEFINITION DES CONCEPTS :

1. La Nature : le terme nature a deux sens en français, puisqu'on parle aussi de la nature d'une chose. En fait, ces deux sens ont la même origine. La nature vient du latin « natura » qui signifie naître. La nature d'une chose c'est ce quelle était en quelque sorte à la naissance avant toute modification.

Aristote définit la nature comme ce qui est à l'origine de son propre mouvement.

Contrairement à l'horloge qu'on doit remonter, la plante semble pousser toute seule.

2. La Culture : Etymologiquement la culture vient du latin cultura, qui veut dire culture, agriculture, dérivé du verbe du colere, habiter, cultiver. La culture est l'ensemble des connaissances, des savoir-faire, des traditions, des coutumes, propres à un groupe humain, à une civilisation. Elle se transmet socialement, de génération en génération et non par la génétique, et conditionne en grande partie les aspects de la vie en société : techniques utilisées, mœurs, morale, mode de système de valeurs, croyances, rites religieux, organisation de la famille et des communautés villageoises, habillement…

Exemples : culture occidentale, culture d'entreprise… on distingue généralement trois grandes formes de manifestation de la culture : l'art, le langage et la technique.

II. LA DISTINCTION ENTRE LA NATURE ET LA CULTURE :

Le fait naturel est toujours universel et spécifique. Cela veut dire qu'il est partagé par tous les spécimens d'une même espèce. Le fait culturel n'est pas le même pour la totalité de l'espèce humaine. Au contraire il est toujours propre à un peuple particulier, à un moment de son histoire. Cette particularité joue un rôle dans la création de l'identité culturelle : comment des individus se reconnaissent comme membres d'une même ethnie ? Comment des générations nouvelles construisent leur identité par rapport à leurs aînés ? Etc.…

Les faits de nature sont nécessaires, c'est dire qu'ils ne peuvent pas ne pas être. Parmi ces faits on peut citer les lois de la physique (loi de la pesanteur par exemple), ou des réalités inéluctables (la mort par exemple). En revanche, les faits de culture sont arbitraires, ce qui signifie qu'ils pourraient être autres, et qu'ils correspondent à un choix ; les faits culturels arbitraires et conventionnels ce qui signifie que le lien qui unit tel mot à tel sens (tel signifiant à tel signifié) repose sur une convention tacite entre les individus parlant la même langue.

Scanned by CamScanner

Le troisième couple d'opposition nature/culture concerne le mode d'acquisition. Génétique, et donc interne dans le cas des faits naturels, apprentissage social, et donc externe dans le cas de la culture. Ce mode de transmission par apprentissage est la source même de l'évolution des cultures.

III. LE PROBLEME DE LA NATURE HUMAINE :

On entend par nature humaine l'essence de l'homme, l'ensemble des caractères qui définissent l'être humain, fondamentalement. La difficulté est de déterminer avec suffisamment de précision ce qu'est l'homme par lui-même d'une manière permanente et universelle, bien que certains auteurs prétendent, comme Alain, être en mesure de repérer ce qu'il y a dans l'homme d'identique, en dépit des modifications observables, d'une société à l'autre.

Parler donc de nature humaine, c'est parler d'une essence universelle de l'homme ; c'est-à-dire qu'il existe un certain nombre de caractéristiques propres à l'homme, c'est-à-dire donc communes à tous les hommes sans restriction. Autrement dit qu'il existe une définition de l'homme telle qu'elle s'appliquerait à tous et à chacun d'entre eux. Or, lorsqu'on observe les hommes, ce qu'on voit, ce n'est pas l'identité, mais des différences, une diversité qui semble ruiner l'idée même d'une nature humaine.

Dans la conférence intitulée L'existentialisme est un humanisme, du 29 octobre 1945, Sartre développe l'idée que l'homme n'ayant pas de nature définie a priori, il est libre de se définir lui-même par son projet. « Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après ». Pour lui l'homme n'a pas à proprement parler de nature. Le caillou, le fauteuil ont une nature. Ils sont ce qu'ils sont purement et simplement. Ils en soi. A la différence de l'objet, l'homme ne peut s'attribuer aucune nature définie à priori.

Texte 1 :

« Georges Charbonnier. - Quelle distinction y a-t-il lieu d'établir entre la nature et la culture ?

Claude Levis Strauss. – C'est la distinction fondamentale pour l'ethnologie et souvent un peu embarrassante chez nous, parce que le terme de culture qui est d'importation anglaise n'a pas exactement le même sens traditionnel, en français, que celui que les fondateurs des sciences anthropologiques lui ont donné. La nature, c'est tout ce qui est en nous par hérédité biologique ; la culture, c'est au contraire tout ce qui est en nous tenons de la tradition externe et, pour reprendre la définition classique de Tylor – je cite de mémoire et inexactement sans doute – enfin, la culture ou la civilisation, c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la

Scanned by CamScanner

religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot, toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société. Il y a donc là deux grands ordres de faits, l'un grâce auquel nous tenons à l'animalité par tout ce que nous sommes, du fait même de notre naissance et des caractéristiques que nous ont léguées nos parents et ancêtres, lesquelles relèvent de la biologie, de la psychologie quelquefois, et d'autre part, tout cet univers artificiel qui est celui dans lequel nous vivons en tant que membres d'une société. L'ethnologie ou, au sens large, l'anthropologie, essaie de faire, dans l'ordre de la culture, la même œuvre de description, d'observation, de classification et d'interprétation, que le zoologiste ou le botaniste le fait dans l'ordre de la nature. C'est dans ce sens, d'ailleurs, qu'on peut dire que l'ethnologie est une science naturelle ou qu'elle aspire à se constituer à l'exemple des sciences naturelles. »

Georges CHARBONNIER, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*, **Plon, 1969, pp.180 à 184.**

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. En se référant au texte, définis la nature et la culture .

5. A partir de ces définitions, dites quelle est la différence entre la nature et la culture ?

Texte 2 :

« je ne reconnait aucune différence entre les machines que font les artisans et les divers corps que la nature seule compose, sinon que les effets des machines ne dépendent que de l'agencement de certains tuyaux, ou ressorts, ou autres instruments, qui, devant avoir quelque proportion avec les mains de ceux qui les font, sont toujours si grands que leurs figures et mouvements se peuvent voir, au lieu que les tuyaux ou ressorts qui causent les effets des corps naturels sont ordinairement trop petits pour être aperçus de nos sens. Et il est certain que toutes les règles des mécaniques appartiennent à la physique, en sorte que toutes les choses qui sont artificielles, sont avec cela naturelles. Car, par exemple, lorsqu'une montre marque les heures par le moyen des roues dont elle est faite, cela ne lui est pas moins naturel qu'il est à un arbre de produire ses fruits.

Scanned by CamScanner

René Descartes, *Principe de la philosophie,* Gallimard, La Pléiade, p.666.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Pourquoi Descartes estime qu'il n'y a pas de différence entre les machines que font les artisans et les divers corps que la nature seule compose ?

Scanned by CamScanner

LE LANGAGE ET LA COMMUNICATION :

I. LA DEFINITION DES CONCEPTS :

1. La communication :

En français, le terme signifie d'abord «mettre en commun», puis «être en relation avec». **Communication** provient de la même racine latine qui a donné «commun» (communis), « communiquer» (communicare, au sens d'être en relation avec, s'associer, partager), et « communication » communicatio (le fait d'être en relation avec).

La communication est l'action de communiquer, d'établir une relation avec autrui, de transmettre quelque chose à quelqu'un. Elle peut aussi désigner l'ensemble des moyens et techniques permettant la diffusion d'un message auprès d'une audience plus ou moins vaste et hétérogène ou l'action pour quelqu'un ou une organisation d'informer et de promouvoir son activité auprès d'autrui, d'entretenir son image, par tout procédé médiatique.

Elle concerne aussi bien l'être humain (communication interpersonnelle, groupale…), l'animal, la plante (communication intra- ou inter- espèces) ou la machine (télécommunications, nouvelles technologies…), ainsi que leurs hybrides : homme-animal; hommes-technologies…

2. Le langage :

Le langage désigne la capacité d'exprimer une pensée et communiquer au moyen d'un système de signes vocaux, gestuels, graphiques, tactiles, olfactifs etc. Doté d'une sémantique et le plus souvent d'une syntaxe.

II. LA COMMUNICATION COMME FONCTION ESSENTIELLE DU LANGAGE :

La parole est un des signes distinctifs de l'homme, animal social. Ainsi la fonction primordiale du langage semble être la communication. S'il est vrai que toute société humaine est fondée sur l'échange des mots est sans aucun doute premier par rapport à l'échange des biens ou des services *« discussion d'abord »*, tel est le préalable à toute transaction, mais aussi à toute action impliquant plusieurs personnes dans un projet commun. L'enfant naît, se développe dans la société des hommes. Ses parents lui inculqueront l'usage de la parole. L'acquisition du langage est une expérience qui va de pair chez l'enfant avec la formation du symbole et la construction de l'objet. Il apprend que tout a un nom et que d'apprendre les noms lui donne la disposition des choses. Il découvre aussi que lui-même a un nom et que par là il communique avec son entourage. L'enfant s'éveille et grandit alors en lui la conscience du milieu social où il baigne et qui peu à peu façonnera son esprit par l'intermédiaire du

Scanned by CamScanner

langage. Il assimilera ensuite les socles de sa culture : tradition, religion, lois s'en imprégnera grâce à l'appareil spécifique de symbole auquel s'identifie chaque communauté. Mais le langage, sans doute, est d'avantage qu'un instrument de communication, il est selon Merleau Ponty, la texture même de notre monde, dans la mesure où celui-ci est un monde déjà investi par le langage, un « *monde parlé et parlant* ». Ainsi, même lorsque je parle pour ne rien dire quand je prononce des paroles convenues, par exemple, j'établis avec l'autre une certaine complicité ne serait-ce qu'en puisant dans un répertoire donné et de formule qui nous est familier à l'un comme à l'autre.

III. INFORMATIQUE ET LIBERTE :

L'informatique est l'ensemble des techniques du traitement des informations codées (logiciel) à l'aide de machines automatiques (ordinateur) dotée de mémoires à grande capacité ainsi que de moyens de calcul ultrarapide et capables, en outre d'adapter leurs programmes aux circonstances.

Dans le domaine de la gestion, l'informatique, dont l'efficacité n'est plus à démontrer, a une dimension croissante dans la direction des entreprises (management) et dans les administrations. Sans oublier son impact sur le développement du savoir scientifique. Cependant l'informatisation de l'information, dans la mesure où elle peut désormais toucher tous les secteurs de la vie de l'homme, risque de remettre en cause la liberté individuelle. L'informatique, qui tend à se substituer aux registres de police et d'état civil, offre maintenant au pouvoir politique la possibilité d'une mainmise complète, achevant ainsi le processus à l'œuvre dans le champ de la vie privée, comme le montre M. Foucault pour l'Âge classique. L'auteur indique qu'il s'agit à cette époque de *« pouvoir à chaque instant surveiller la conduite de chacun »,* pour prévenir désertions, vagabondages et rassemblements. Il appelle « disciplines » l'ensemble des méthodes alors utilisées qui, par un dressage ininterrompu depuis l'enfance, permettent le contrôle minutieux du corps et de l'esprit.

Texte 1:

"Le problème des rapports entre langage et culture est un des plus compliqués qui soient. On peut d'abord traiter le langage comme un produit de la culture : une langue, en usage dans une société, reflète la culture générale de la population. Mais en un autre sens, le langage est une partie de la culture ; il constitue un de ses éléments, parmi d'autres. Rappelons-nous la définition célèbre de Tylor, pour qui la culture est un ensemble complexe comprenant l'outillage, les institutions, les croyances, les coutumes et aussi, bien entendu, la langue. Selon le point de vue auquel on se place, les problèmes posés ne sont pas les mêmes. Mais ce n'est pas tout : on peut aussi traiter le langage comme condition de la culture, et à un double titre : diachronique puisque c'est surtout

Scanned by CamScanner

au moyen du langage que l'individu acquiert la culture de son groupe ; on instruit, on éduque l'enfant par la parole ; on le gronde, on le flatte avec des mots. En se plaçant à un point de vue plus théorique, le langage apparaît aussi comme condition de la culture, dans la mesure où cette dernière possède une architecture similaire à celle du langage. Une et l'autre s'édifient au moyen d'oppositions et de corrélations, autrement dit, de relations logiques. Si bien qu'on peut considérer le langage comme une fondation, destinée à recevoir les structures plus complexes parfois, mais du même type que les siennes, qui correspondent à la culture envisagée sous différents aspects."

Claude Lévi-Strauss, *« Linguistique et anthropologie »* (1953), in Anthropologie structurale, Éd. Plon, 1958, pp. 78-79.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Montre en quoi le langage est un produit de la culture et fait partie de la culture ?
5. Donne deux arguments qui prouvent que le langage est une condition de la culture ?

Texte 2:

« C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité, et, par suite, nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre l'existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée [...] Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. »

HEGEL, *Encyclopédie des sciences philosophiques. Philosophie de l'esprit*, trad. A. Vera, Félix Alcan, add. § 462.

Scanned by CamScanner

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Explique cette expression « vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée »

Texte 3 :

L'invention de l'art de communiquer nos idées dépend moins des organes qui nous servent à cette communication, que d'une faculté propre à l'homme, qui lui fait employer ses organes à cet usage, et qui, si ceux-là lui manquait, lui en ferait employer d'autres la même fin. Donnez à l'homme une organisation tout aussi grossière qu'il vous plaira : sans doute il acquerra moins d'idées ; mais pourvu seulement qu'il y ait entre lui et ses semblables quelque moyen de communication par lequel l'un puisse agir et l'autre sentir, ils parviendront à se communiquer enfin tout autant d'idées qu'ils en auront. Les animaux ont pour cette communication une organisation plus que suffisante, et jamais aucun d'eux n'en a fait cet usage. Voilà, ce me semble, une différence bien caractéristique. Ceux d'entre eux qui travaillent et vivent en commun, les castors, les fourmis, les abeilles, ont quelque langue naturelle pour s'entre communiquer, je n'en fais aucun doute.[...] Quoi qu'il en soit, par cela même que les unes et les autres de ces langues sont naturelles, elles ne sont pas acquises ; les animaux qui les parlent les ont en naissant : ils ont tous, et partout la même ; ils n'en changent point, ils n'y font pas le moindre progrès. La langue de convention n'appartient qu'à l'homme. Voilà pourquoi l'homme fait des progrès, soit en bien soit en mal, et pourquoi les animaux n'en font point.

Jean Jacques ROUSSEAU : *Essai sur l'Origine des langues.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. La communication humaine dépend elle plus des organes que nous possédons ?

Scanned by CamScanner

4. L'auteur parle de « la faculté propre », cela signifie quoi selon vous ? Et quel est son rôle ?

5. Quelle est la différence fondamentale entre l'homme et l'animal en matière de la communication ?

6. En communication, pourquoi l'homme fait il des progrès plus que l'animal ?

Scanned by CamScanner

LE TRAVAIL- LA MONDIALISATION- LA PAIX :

Introduction :

Les concepts : travail, mondialisation et paix sont aujourd'hui d'actualité. De nos jours le chômage, la souveraineté, la cohésion sociale, la croissance économique constituent des faits auxquels les autorités politiques, traditionnelles, ou leaders religieux sont confrontés.

I. DEFINITION DES CONCEPTS :

1. Le travail : Le mot travail vient du latin tripaliare, torturer avec le tripalium, appareil servant à assujettir et immobiliser certains animaux surtout les chevaux. De façon générale, le travail désigne toute activité physique et intellectuelle permettant à l'homme de transformer la nature dans le but de satisfaire ses besoins. Il est uniquement propre à l'homme.

2. La mondialisation : En français, le mot apparaît pour la première fois dans un ouvrage de Paul Otlet en 1916. Le mot désigne alors une appropriation à l'échelle du monde et s'inscrit dans une réflexion sur la réorganisation de la vie internationale après la guerre.

Le terme de **mondialisation** (l'anglicisme **globalisation** est parfois aussi employé) désigne le processus d'intégration des marchés et de rapprochement des hommes qui résulte notamment de la libéralisation des échanges, du développement des moyens de transport de personnes et de marchandises, et des retombées des technologies de l'information et de la communication à l'échelle planétaire. Elle se manifeste par, outre l'interdépendance croissante des économies (mondialisation économique) et l'intensification de la concurrence, l'expansion des échanges et des interactions humaines.

3. La paix : La **paix** (du latin pax) désigne habituellement un état de calme ou de tranquillité comme une absence de perturbation, d'agitation ou de conflit. Elle est parfois considérée comme un idéal social et politique. Elle se définit aussi comme l'entente amicale de tous les individus qui composent une société. Elle n'implique pas l'absence de conflit, mais une résolution systématiquement calme et mesurée de toute difficulté conséquente à la vie en communauté, principalement par le dialogue. La paix implique un état d'esprit serein et plus généralement de sentiments enthousiastes, et positifs. Comme l'indique le préambule de l'UNESCO, « c'est dans l'esprit des hommes que naissent les guerres, c'est dans leur esprit qu'il faut ériger les défenses de la paix ».

Scanned by CamScanner

Parmi les figures emblématiques ayant joué un rôle pour la Paix, figurent **Gandhi** et son action non-violente, **Martin Luther King** lors de sa lutte pour les droits civiques, **Nelson Mandela** et sa lutte contre l'Apartheid.

II. MONDIALISATION ET PAIX :

Le commerce a une influence sur la guerre sans que l'on ne parvienne à conclure exactement comment. Pour comprendre, faisons le raisonnement inverse. La guerre a-t-elle une influence sur le commerce? La réponse est indubitablement oui. Quand deux pays se font la guerre, ce n'est déjà pas un jeu à somme nulle. La somme des richesses des deux pays est plus faible après la guerre qu'avant, même si un des deux s'est enrichi (pillage, tribut de guerre, ...). Et ceci à cause des destructions. Ces mêmes destructions, notamment des infrastructures, associées au ressentiment entre les deux pays, font baisser durablement le commerce.

Montesquieu a, en son temps, promu l'idée d'un «doux commerce», un commerce qui permettrait, par ses effets, de tempérer l'ardeur guerrière des hommes et de réduire voire empêcher les conflits militaires. «L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes: si l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels» - Montesquieu, l'Esprit de Lois, 1748. Mais c'est aussi une idée moderne: l'Union européenne s'est construite sur ces bases. En développant la coopération et le commerce entre ses membres, l'idée était d'aboutir à un «plus jamais ça" après le second conflit mondial qui avait transformé le continent en champ de ruines. 50 ans plus tard, chaque pays européen commerce plus avec ses partenaires qu'avec le reste du monde et aucun conflit, à part celui des Balkans, n'est venu endeuiller à nouveau l'Europe.

III. DEVELOPPEMENT ET PROGRES :

Le développement est un phénomène complexe, qui a un caractère multidimensionnel. Ne parle-t-on pas du développement économique, politique, social et même culturel. Ce qu'il faut retenir c'est que le développement est un processus dont la finalité est la recherche du « mieux être » en général. En d'autres termes, c'est une amélioration qualitative et quantitative de la vie. Le développement n'est pas seulement une simple croissance économique même si celle-ci est visiblement déterminante car comme le dit l'autre : «...pour être authentique, il doit être intégral c'est-à-dire promouvoir l'homme et tout l'homme ». Sur ce, la mondialisation ne peut être qu'un facteur qui contribue au développement (progrès) ; car grâce à la mondialisation les différences technologiques entre les pays diminuent. Les sociétés multinationales délocalisent leurs activités vers les pays pauvres et transmettent leurs

Scanned by CamScanner

technologies. Les multinationales gagnent plus et les pays du sud gagent le transfert de technologie, de devises et des emplois. Grâce à l'internet et moyens de communication, un citoyen du sud a accès aux mêmes informations, aux mêmes savoirs, aux mêmes contenus numériques que les pays du nord. La connaissance et l'information deviennent accessibles à tous. La mondialisation favorise le rapprochement des peuples et des cultures. Les sociétés ne vivent plus en autarcie : ils interagissent et se fécondent pour produire des choses meilleures. Les cultures deviennent plus riches en s'influençant les unes les autres. Les loisirs humains sont aussi enrichis par l'ouverture du monde. Le sport (les évènements mondiaux sont transmis en direct à tous les pays), le cinéma, les spectacles de tous genres renforcent la cohésion et le rapprochement des peuples. Grâce à la mondialisation, les pays qui souffrent d'une catastrophe naturelle ou humaine reçoivent rapidement le soutient des autres pays, ce qui allège les souffrances des sinistrés. Elle est le fer de lance des firmes multinationales et leur permet d'atteindre le but du profit maximal. Pour ce faire les firmes investissent à l'étranger et participent au développement du sud. Malgré tout, nous ne pouvons pas ignorer que la mondialisation a aussi des inconvénients pour les Etats, leurs habitants et leurs biens publics en général.

Texte 1 :

L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes : si l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels. Mais, si l'esprit de commerce unit les nations, il n'unit pas de même les particuliers. Nous voyons que dans les pays où l'on n'est affecté que de l'esprit de commerce, on trafique de toutes les actions humaines, et de toutes les vertus morales : les plus petites choses, celles que l'humanité demande s'y font ou s'y donnent pour de l'argent. L'esprit de commerce produit dans les hommes un certain sentiment de justice exacte, opposé d'un côté au brigandage, et de l'autre à ces vertus morales qui font qu'on ne discute pas toujours ses intérêts avec rigidité, et qu'on peut les négliger pour ceux des autres... La privation totale du commerce produit, au contraire, le brigandage, qu'Aristote met au nombre des manières d'acquérir. L'esprit n'en est point opposé à de certaines vertus morales : par exemple, l'hospitalité, très rare dans les pays de commerce, se trouve admirablement parmi les peuples brigands.

Montesquieu, *De L'Esprit des Lois 1748*, IV partie, Livre XX, chap. 1, Classiques Garnier 1998, p.3.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

Scanned by CamScanner

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Dire quel est l'impact du commerce sur les relations des nations et celles des particuliers ?

5. La privation du commerce produit elle des effets ?

Texte 2 :

La mondialisation a secrété trois types d'actualité dialectiquement liés qui vont façonner le devenir de l'humanité : l'actualité de la culture, de la démocratie participative et de la réorganisation de l'espace régional.

Le capital le plus précieux dans ce nouveau monde n'est pas tant le capital en milliards de dollars, mais le savoir et le savoir-faire, les idées créatrices, l'inventivité. L'intelligence et la capacité d'accumulation et d'innovation sont aujourd'hui le capital le plus précieux. Les cultures du monde sont donc interpellées d'autant que la mondialisation est porteuse d'hégémonisme culturel. (...). La mondialisation a entrainé une certaine remise en cause de l'Etat nation et de la souveraineté nationale. La mondialisation a donc élargi les espaces de démocratie participative et contribué à la redistribution du pouvoir. Avec la révolution technologique, la connexion de toutes les parties du monde en un cybermonde, l'évanouissement des notions de frontière et de distance, la mondialisation redonne un sens à l'espace régional. La mondialisation offre donc aux Africains l'opportunité de s'engager dans des formes de regroupement qui, à terme, participent au remembrement politique de l'Afrique. Ce projet est d'autant plus important et stratégique que la mondialisation est porteuse non seulement d'hégémonisme culturel, mais aussi de misère et de pauvreté grandissante en Afrique. De tous les taux de croissance, économique, démographique et autres, le taux de croissance de la pauvreté est le plus élevé dans le monde aujourd'hui. Au contraire, elle s'est maintenue telle qu'elle était avec l'arrivée cependant de nouveaux riches de secteurs économico-financiers.

Youssouf Mbargane GUISSE, *le destin unitaire des sociétés du Sahara et du soudan face à la mondialisation.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, répondes aux questions suivantes :

Scanned by CamScanner

1. Qui est l'auteur de ce texte. Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. Les milliards suffisent ils dans ce nouveau monde ; Pourquoi ?

4. L'Afrique profite elle de la mondialisation ?

Texte 3:

Notre point de départ c'est le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ces cellules de cire l'habilité de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur. Ce n'est pas qu'il opère seulement un changement de formes dans les matières naturelles, il y réalise du même coup son propre but dont il a conscience, qui détermine comme loi son mode d'action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette subordination n'est pas momentanée. L'œuvre exige pendant toute sa durée, outre l'effort des organes qui agissent, une attention soutenue, laquelle ne peut-elle-même résulter que d'une tension constante de la volonté. Elle l'exige autant plus que par son objet et son mode d'exécution, le travail entraîne moins le travailleur, qu'il se fait moins sentir à lui comme le libre jeu de ses forces corporelles et intellectuelles, en un mot, qu'il est moins attrayant.

Karl Marx, *le Capital.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, répondes aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. Les insectes tels que l'abeille et l'araignée travaillent ils ? Pourquoi ?

5. Qu'est ce qui distingue l'activité humaine de celle d'une abeille ?

Scanned by CamScanner

Texte 4 :

L'homme est le seul animal qui soit voué au travail. La question de savoir si le ciel ne se serait pas montré beaucoup plus bienveillant à notre égard, en nous offrant toutes choses déjà préparées, de telle sorte que nous n'aurions plus besoins de travailler, cette question doit certainement être résolue négativement, car il faut à l'homme des occupations, mêmes de celle qui supposent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que, si Adam et Eve étaient restés dans le paradis ils n'eussent fait autre chose que demeurer assis ensemble, chanter des pastoraux et contempler la beauté de la nature. L'oisiveté eût fait leur tourment tout aussi bien que celui des autres hommes.

Il faut que l'homme soit occupé de telle sorte que, tout rempli du but qu'il a devant les yeux, il ne se sente pas lui-même, et le meilleur repos pour lui est celui qui suit le travail.

Kant, *Traité de pédagogie.*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. quel est le genre d'animal qui est condamné à travailler ; s'il ne travaillait pas n'allait il pas être encore plus libre ?

4. En quoi peut-on dire que le meilleur repos est celui qui suit le travail ?

Texte 5 :

Une question essentielle est de savoir si l'intégration à la mondialisation est en mesure d'aider tous les pays de la même manière. Or l'impact positif de la mondialisation sur la croissance est confirmé dans les pays à revenus élevés ou intermédiaires mais pas dans les pays à faibles revenus. Un niveau de richesse minimum semble nécessaire pour qu'une économie puisse tirer avantage de sa participation à la mondialisation. [...]
Les conditions d'insertion ne sont pas neutres, les opportunités offertes par la mondialisation sont sectoriellement inégales : les PED à faible revenu mal intégrés continuent d'être dépendants des exportations de produits primaires qui constituent encore près de la moitié de leurs exportations, alors que les PED à revenu intermédiaire, en cours de rattrapage, sont orientés vers des exportations manufacturières (70 % des exportations totales). Seules les

Scanned by CamScanner

économies émergentes de l'Asie Pacifique parviennent à tirer leur épingle du jeu en se positionnant sur des créneaux à l'exportation de produits manufacturés dont la demande est forte. Par contre, l'Afrique plonge et l'Amérique du Sud végète du fait d'une insertion dominée au plan agricole et industriel, du poids des héritages coloniaux et du maintien des profonds blocages structurels, sociaux et économiques. Les pays du Golfe, le Nigeria ou le Venezuela sont restés dominés par le seul secteur pétrolier, ce qui les rend vulnérables aux aléas du marché mondial. Quant aux PMA, voire l'ensemble du continent africain, ils apparaissent comme oubliés de la mondialisation, restant à l'écart des circuits financiers et commerciaux internationaux.
L. Carroué, D. Collet, C. Ruiz, *La Mondialisation, genèse, acteurs et enjeux*, **Bréal, 2005**.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui sont les auteurs de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte ?

3. Quel problème pose le texte ?

4. La mondialisation favorise t elle tous les pays ?

5. Pourquoi les pays du Golfe, le Nigeria ou le Venezuela sont vulnérables aux aléas du marché mondial ?

6. Quel est le continent qui est en marge de la mondialisation ? Pourquoi ?

Scanned by CamScanner

DEMOCRATIE ET DROITS DE L'HOMME :

I. DEFINITIONS DES CONCEPTS :

1. Démocratie : Le terme **démocratie** (du grec ancien dēmokratía, aujourd'hui souvent interprété comme « souveraineté du peuple », combinaison de dêmos, « peuple » et krátos, « pouvoir », ou encore kratein, « commander »), est le régime politique dans lequel le peuple a le pouvoir. Selon la célèbre formule d'Abraham Lincoln (16e président des États-Unis de 1860 à 1865) prononcée lors du discours de Gettysburg, la démocratie est « le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple ».

Par ailleurs, le terme de démocratie ne se réfère pas uniquement à des formes de gouvernements, mais peut aussi désigner une forme de société ayant pour valeur la liberté et l'égalité, ou de manière plus générale encore, un ensemble de valeurs, d'idéaux et de principes politiques, sociaux ou culturels.

La démocratie a pour fondements :

La liberté des individus, la règle de la majorité ;

L'existence d'une constitution et d'une juridiction associée ;

La séparation des pouvoirs (législatif, exécutif, juridique)

La consultation régulière du peuple (élection, référendum)

L'indépendance de la justice

2. Droits de l'homme : Les droits de l'homme, droits humains ou encore droits de la personne sont un concept selon lequel tout être humain possède des droits universels, inaliénables, quel que soit le droit positif en vigueur ou d'autres facteurs locaux tels que l'ethnie, la nationalité ou la religion.

Selon cette doctrine, tout être humain – en tant que tel et indépendamment de sa condition sociale – a des droits « inhérents à sa personne, inaliénables et sacrés », et donc opposables en toutes circonstances à la société et au pouvoir. La Déclaration universelle des droits de l'homme en son article premier indique que : « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité ». Les droits de l'homme reposent sur des principes, parmi les quels nous retenons:

-droit à l'intégrité physique et mentale ;

-droit à la liberté de conscience et ses manifestations concrètes ;

Scanned by CamScanner

-droit à la justice dans les conditions fixées par les lois de l'Etat;

-les droits relatifs à la vie privée et à la famille ;

-les droits politiques ;

-les droits sociaux et économiques

- le droit d'égalité et de non discrimination.

II. ETAT ET CITOYENNETE :

1- Etat : on nomme l'Etat, comme l'ensemble des institutions qui organisent la vie d'une société sur un territoire donné. Les institutions couvrent tous les domaines de la vie collective : politique, militaire, juridique, économique etc.… l'Etat se distingue de la nation qui est une communauté unie par une histoire, une langue, une culture et un territoire.

2- la Citoyenneté : elle est le fait pour une personne, pour une famille ou pour un groupe, d'être reconnu comme membre d'un Etat nourrissant un projet commun auquel ils souhaitent prendre une part active. La citoyenneté comporte des droits civils et politiques et de droits civiques définissant le rôle du citoyen dans la cité et face aux institutions. Il y a trois (3) aspects de la citoyenneté qui sont : la citoyenneté civile, politique et sociale.

- La citoyenneté civile correspond aux libertés fondamentales (liberté d'expression, égalité devant la justice, droit de propriété).

-La citoyenneté politique est fondée sur la participation politique (droits de vote, d'éligibilité, droit d'accéder à certaines fonctions publiques….)

-La citoyenneté sociale qui est le résultat de la création des droits sociaux et économiques (droits à la santé, droits syndicaux).

III. DROITS DE L'HOMME ET DEMOCRATIE :

La source du droit dans le domaine des droits de l'homme vient de l'existence de l'individu, alors que la source du droit dans les démocraties dérive par définition de la volonté générale. C'est lorsque ces deux sources de droit entrent en conflit que la société doit trouver un équilibre et un moyen de concilier ces deux impératifs. Par exemple, nous bénéficions de la liberté d'expression, mais la loi pénale interdit que l'on insulte son voisin ; nous avons chacun le droit fondamental de nous marier, mais la loi civile interdit le mariage entre frères et sœurs ; dans plusieurs pays, le droit à l'avortement existe sans que cela soit considéré comme une violation du droit fondamental à la vie.

Scanned by CamScanner

Les lois dans ces exemples ne violent pas pour autant les droits de l'homme mais ceci pose la question difficile de savoir quelles sont les limites « acceptables » que la loi peut imposer aux droits de l'homme, dans une société démocratique régie par le droit.

Il n'est pas exclu que la démocratie puisse se trouver en conflit avec les droits de l'homme. Le principe démocratique rend a priori légitime toute décision issue de la volonté populaire, et ne reconnaît aucune autorité supérieure à celle du peuple-souverain. En conséquence, il n'existe pas de solution philosophique, politique ou juridique unanimement reconnue comme satisfaisante au cas où la majorité d'un peuple, directement ou par l'intermédiaire de dirigeants régulièrement élus, soutiendrait une politique contraire aux droits de l'homme.

IV. ETAT- DEMOCRATIE-CITOYENNETE :

Assurément, le lien entre citoyenneté et démocratie se retrouve puisque les droits du citoyen s'assoient sur les droits de l'homme, en témoigne la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789, base de la démocratie. Dans l'interprétation initiale de la démocratie, envisagée comme une formule politique, le peuple titulaire du pouvoir et des droits fondamentaux, dont la liberté et l'égalité, est un peuple de citoyens.

Il convient de noter que les droits du citoyen sont l'affirmation des droits naturels universels destinés à être inscrits dans l'ordre juridique des différents Etats de la planète.

Au terme de cette déclaration, qui fait partie du bloc de constitutionnalité, "les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. Les distinctions sociales ne peuvent être fondées que sur l'utilité commune". On peut songer ici à une phrase du célèbre juriste J. Rivero, "les droits de l'homme sont des libertés, les droits du citoyen sont des pouvoirs".
On peut à ce propos constater l'ambiguïté des textes quant aux titulaires des droits fondamentaux. Les termes "homme" et " citoyen" sont utilisés de manière totalement anarchique et illogique et paraissent ainsi interchangeables. Il s'opère un glissement incessant, dans un même article voire dans une même phrase, d'un mot à connotation universaliste (« tout homme", " nul homme", "chacun", "tous" à celui plus précis et moins extensif de "citoyen" en témoignent la Déclaration de 1789 et la Constitution de 1791. Est citoyen celui qui a la possibilité d'exiger le respect des droits de l'homme dans un Etat et qui lui reconnaît l'exercice de ses droits fondamentaux.

Lorsque la Constitution de 1848 s'est réappropriée le terme "citoyen", c'est pour souligner la volonté d'une approche plus concrète des droits fondamentaux, prenant en considération l'homme situé. On peut y lire: " nul ne peut être arrêté

Scanned by CamScanner

ou détenu que selon les formes et dans les cas prévus par la loi", "la demeure de toute personne est inviolable", "le droit d'association et la liberté de pensée et de presse sont reconnus aux citoyens".

Or, le citoyen est également l'homme qui est capable de faire taire ses passions pour que triomphe l'intérêt général. Il est un être abstrait, titulaire de droits dont l'ensemble constitue la liberté-autonomie. Il est seul titulaire de droits politiques, jouit effectivement d'un poids politique, peut faire valoir ses positions, peut alerter les pouvoirs publics et est en droit de se plaindre et de réclamer le respect des droits de l'homme.

Ainsi, l'homme n'est citoyen que s'il est titulaire de droits et libertés. L'ensemble de ces droits et libertés lui permet d'être un être politique et un être social actif. Le citoyen enfin, en qualité d'habitant, de résident doit être assuré d'une vie paisible.

V. LES BIOTECHNOLOGIES APPLIQUEES A L'HOMME :

La biotechnologie (terme utilisé depuis quelques années) désigne l'ensemble des techniques dont le point d'application est la cellule, animale ou végétale. Il s'agit, d'une part, de ce qui relève du génie génétique d'organismes vivants en y insérant des gènes étrangers ou modifiés (recombinaison génétique) ; ce sont d'autre part, les techniques de procréation médicalement assistée (insémination artificielle, fécondation in vitro, etc...) qui sont des applications sur l'être humain de procédés de conservation et de manipulation des cellules. Les biotechnologies donnent à la médecine une efficacité nouvelle. Elles permettent d'alléger la souffrance ou de prévenir des maladies, mais également de maîtriser les grands phénomènes de la nature, en ayant une emprise sur la procréation, l'hérédité ou le système nerveux. Cette manipulation du vivant s'inscrit dans ce que F. Dagognet appelle la troisième révolution : « Galilée avait rendu le monde disponible à l'homme, 1789 lui avait accordé sa majorité politique, la biologie lui offre aujourd'hui la possibilité de maîtriser le vivant ». Parmi les effets positifs de ces techniques inédites, citons-les procédés qui permettent de remédier aux désordres de fonctionnement, grâce au transfert d'un gène dans les cellules d'un organe malade. Mais si l'on pouvait et voulait corriger tout l'organisme ou le cerveau globalement, ce serait la porte ouverte à un changement patrimoine génétique de l'homme. En neurobiologie, par exemple, des médicaments apparaissent capables de modifier complètement le fonctionnement du cerveau et d'agir bénéfiquement dans le traitement des psychoses et des névroses ; or, il va de soi que, vu les énormes possibilités qu'ils offrent dans la modification du psychisme, ils doivent impérativement rester entre les seules mains des thérapeutes responsables.

Scanned by CamScanner

Texte 1 :

« Des fondements de l'Etat, il résulte avec la dernière évidence que sa fin dernière n'est pas la domination ; ce n'est pas pour tenir l'homme par la crainte et faire qu'il appartienne à un autre que l'Etat est institué ; au contraire c'est pour libérer l'individu de la crainte, pour qu'il vive autant que possible en sécurité, c'est-à-dire conserve, aussi bien qu'il se pourra, sans dommage pour autrui, son droit naturel d'exister et d'agir. Non, je le répète, la fin de l'Etat n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'être raisonnables à celle de bêtes ou d'automates, mais au contraire il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sureté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une Raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. La fin de l'Etat est donc en réalité la liberté ».

Spinoza, *Traité théologico-politique*

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. L'Etat a-t-il pour objet de maintenir les hommes dans la crainte ? Justifie.

4. Commente ce passage « …. Il est institué pour que leur âme et leur corps s'acquittent en sureté de toutes leurs fonctions, pour qu'eux-mêmes usent d'une Raison libre, pour qu'ils ne luttent point de haine, de colère ou de ruse, pour qu'ils se supportent sans malveillance les uns les autres. …. »

Texte 2 :

La pleine démocratie suppose un minimum de sagesse chez tous ses membres. (...) Il est claire que le groupement normal, celui où se découvre l'idée même de la société humaine, est le groupement d'adultes, d'agents libres et raisonnables, qui ont des droits et les exercent, et qui dans une mesure qu'il appartient à chaque constitution sociale de préciser, prennent leur part de la direction de leur propre communication. (...)

La démocratie est individuelle parce qu'il n'est aucun individu humble qu'il soit pourvu qu'il soit saint d'esprit, qui ne doive être compté dans la communauté dont il est membre, dont les intérêts ne doivent être pris en considération dans

Scanned by CamScanner

la détermination de l'intérêt général, et qui donc, à ce titre, n'ait des droits en même temps que des devoirs. (...)

Le principe d'équité qui règle leurs rapports mutuels définit la justice sociale elle-même. La raison et la volonté libre présentent en chacun d'eux, leur donnent valeur au même titre et fondent leur dignité égale.

La démocratie est pacifiste. C'est donc un principe de désintéressement, d'impersonnalité et d'universalité qui est ici à la base de l'ordre social tout entier, à l'antipode de cet égoïsme d l'individu séparé, avec lequel on a voulu si souvent confondre la liberté du citoyen. »

Dominique Parodi, *Le problème politique et la démocratie*, 1945, pp.39 et suivantes.

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ? Donne le nom de l'ouvrage dans lequel le texte est tiré.

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. Peut-on parler de démocratie dans une société de barbarie ?

4. Pourquoi la démocratie est elle individuelle et pacifiste ?

Scanned by CamScanner

LA VIOLENCE DANS L'HISTOIRE

I DEFINITIONS DES CONCEPTS :

1La violence : Le mot violence vient du latin *vis*, qui désigne l'emploi de la force sans égard à la légitimité de son usage. La **violence** est l'utilisation de force physique ou psychologique pour contraindre, dominer, causer des dommages ou la mort. Elle implique des coups, des blessures, de la souffrance.

Selon l'OMS, la violence est l'utilisation intentionnelle de la force physique, de menaces à l'encontre des autres ou de soi-même, contre un groupe ou une communauté, qui entraîne au risque fortement d'entraîner un traumatisme, des dommages psychologiques, des problèmes de développement ou un décès.

2 L'histoire : Le mot histoire vient du grec « historia » qui signifie recherche. L'histoire en général est l'ensemble des faits passés, en tant qu'ils ont amené la situation vécue au présent. Cela peut-être l'histoire d'un pays, d'un domaine de la culture humaine : l'art, la technique, par exemple. Chaque individu, chaque famille a une histoire, et pas seulement les sociétés mais aussi les nations tout entières.

On appelle « philosophie de l'histoire », une conception selon la quelle l'histoire formerait un tour et évoluerait vers un terme final qui lui donnerait un sens. Quant au sens de l'histoire il désigne la direction et le terme vers lesquels tendraient les événements historiques. C'est le devenir de l'histoire.

II LES TYPOLOGIES DE LA VIOLENCE :

La violence froide est un terme utilisé en opposition à la violence agressive. Elle consiste à contraindre directement ou par exécutants interposés, autrui à entrer et demeurer dans une situation de souffrance (par exemple : séquestration, déportation, extermination).

Elle peut être retournée contre soi-même par une personne qui décide de ne pas tenir compte de tous ses besoins dans ses actions et d'accepter des tâches qui l'écrasent.

La violence éducative est perpétrée à des fins éducatives, à ne pas confondre avec la maltraitance laissant des marques sur le corps et qui n'ont pas de but éducatif.

La violence primitive est celle qui découle d'une simple opportunité de prédation hors de toute catégorie décrite ci-dessus, qu'il s'agisse de prédation matérielle

Scanned by CamScanner

(appropriation de biens) ou narcissique (appropriation du corps d'autrui, voir ci-dessous).

La violence sexuelle est le fait d'une personne consciente d'avoir un ascendant (hiérarchique, parental, physique, psychologique) qui impose à une autre des actes sexuels non désirés ;

La domination par une personne ou un organisme : après avoir établi un ascendant, impose à une autre des souffrances psychiques et/ou physiques, pouvant avoir pour conséquences :

- Des suicides ;
- L'assassinat.

La violence conjugale et/ou familiale dont la maltraitance laissant des marques sur le corps, sans but éducatif : le comportement d'un conjoint ou d'un autre membre de la famille, est identifiable à l'une des violences décrites ci-dessus sur l'autre conjoint ou sur divers membres de la famille.

III- EFFETS ET CONSEQUENCES DE LA VIOLENCE :

Au-delà de la mort et des blessures, des formes de violence largement répandu (telles que la maltraitance sur mineur et la violence conjugale) entraînent de sérieux traumatismes non physiques à vie. Il arrive alors que ces victimes adoptent des comportements à risques tels que la consommation d'alcool et l'usage de stupéfiants, la consommation de tabac et les rapports sexuels à risques, ce qui peut dès lors participer au développement de maladies cardio-vasculaires, de cancers, de dépressions, de diabètes et du virus du SIDA ou d'autres maladies conduisant à une mort prématurée.

Dans les pays présentant un niveau de violence élevé, la croissance économique peut être ralentie, la sécurité dégradée et le développement social entravé. Les familles sortant peu à peu de la pauvreté et investissant dans l'éducation de leurs enfants peuvent être ruinées par la mort violente ou la sévère infirmité de la principale figure de famille générant les ressources. Les communautés peuvent être prises au piège dans la pauvreté, où la violence omniprésente et la précarité forment un cercle vicieux qui étouffe la croissance économique. Pour les sociétés, le fait de couvrir les dépenses directement liées aux coûts de la santé, de la justice et de la protection sociale résultant de la violence empêche les gouvernements d'investir dans des mesures sociales plus constructives. La majeure partie des coûts indirects de la violence provenant de la productivité perdue et de l'investissement dans l'éducation perdu contribuent ensemble à ralentir la croissance économique, à dessiner davantage les clivages socio-économiques et à dégrader le capital humain et social.

Scanned by CamScanner

IV- DIFFERENTES POSITIONS DES PENSEURS SUR LA NON-VIOLENCE :

1- Les partisans de la non-violence : Gandhi ,Nelson Mandela et Martin Luther King ont critiqué la violence et ont mis en pratique la non-violence, qui est tout de même une force selon Gandhi, ou encore "une méthode politique destinée à résoudre des problèmes politiques" "La lutte non-violente ne peut se réduire à un simple débat d'idées, elle est réellement un combat dans lequel s'opposent plusieurs forces" écrit Jean-Marie Muller.

2- Les partisans de la violence : D'autres critiquèrent cette tactique : Léon Trotski, Frantz Fanon, Ward Churchill, et Malcolm X étaient de fervents critiques de la non-violence, soutenant de maintes façons que la non-violence et le pacifisme sont des tentatives d'imposer au prolétariat la morale de la bourgeoisie, que la violence est un accompagnement nécessaire au changement révolutionnaire, ou que le droit à la légitime défense est fondamental.

L'histoire a depuis montré que la non-violence et les moyens non-violents (grève, boycott, sit-in, etc.) ont effectivement changé la condition de la population, et en premier lieu, de ses couches les moins favorisées : mouvement ouvrier en Europe, changements en Amérique Latine après l'abandon de la guérilla, changements en Europe de l'Est qui ont mené à la fin de la dictature communiste, etc. Les critiques de la non-violence ont tendance à confondre non-violence et passivité. Or la non-violence est lutte et en ce sens est le contraire de la passivité (par contre, le pacifisme se distingue de la non-violence par son absence de stratégie et d'engagement à lutter concrètement). Par ailleurs le droit à la légitime défense ne signifie pas qu'on ne peut se défendre plus efficacement de façon non-violente. Il faut donc distinguer légitime défense violente et légitime défense non-violente. Les deux s'opposent à la passivité. « La conviction qui fonde l'option pour la non-violence, c'est que la contreviolence n'est pas efficace pour combattre le système de la violence parce qu'en réalité elle en fait elle-même partie, qu'elle ne fait donc que l'entretenir, le perpétuer. »

TEXTE :

« L'abondance n'est qu'un (ou du moins est aussi) système de contraintes d'un type nouveau pour comprendre aussitôt qu'à cette nouvelle contrainte sociale (plus ou moins inconsciente) ne peut que répondre un type nouveau de revendication libératrice. En l'occurrence, le refus de la "société de consommation", sous sa forme violente et érostratique (destruction « aveugles » de biens matériels et culturels) ou non violente et d'émissive (refus d'investissement productif et consommatif). Si l'abondance était liberté, alors cette violence serait en effet impensable. Si l'abondance (la croissance) est contrainte, alors cette violence se comprend d'elle-même, elle s'impose

Scanned by CamScanner

logiquement. Si elle est sauvage, sans objet, informelle, c'est que les contraintes qu'elle conteste sont elles aussi informulées, inconscientes, illisibles : ce sont celles mêmes de la « liberté », de l'accession contrôlée au bonheur, de l'éthique totalitaire de l'abondance. » Jean Baudrillard

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ?

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. Quel est le problème que pose le texte ?

4 .Dis en quoi l'abondance dans une société conduit elle à la violence ?

TEXTE 2 :

« Ce n'est pas la fin qui justifie les moyens, dans le cadre de la violence, c'est le moyen qui justifie la fin en lui conférant par la violence, sacrifice du monde entier à la fin, une valeur absolue. Comme toute activité est en même temps valeur, la violence porte en elle sa propre justification, c'est-à-dire qu'elle réclame par son existence même le droit à la violence. Ainsi la violence est manichéiste, elle croit à un ordre du monde donné mais dissimulé par de mauvaises volontés. Il suffit de détruire l'obstacle pour que l'ordre apparaisse. Ceci de l'antisémitisme qui libérera l'ordre du monde en détruisant les Juifs au Surréalisme qui fera apparaître le surréel à l'horizon des destructions. La violence implique donc la confiance dans le bien mais au lieu de penser le bien comme à faire, elle le pense comme à délivrer. Paradoxalement donc la violence se présente comme le moralisme absolu. C'est au nom d'une règle que bien sûr le violent se croit en droit d'infliger à autrui qu'un ordre du monde doit être issu de la violence même au nom d'une justification qui n'a pas à se justifier. Le fait fait le droit. » JEAN PAUL SARTRE

Consignes : Après une lecture attentive de ce texte, réponds aux questions suivantes :

1. Qui est l'auteur de ce texte ?

2. Donne le titre et l'idée générale de ce texte.

3. Quel est le problème que pose le texte ?

4. Qu'est-ce que l'homme violent chez Sartre ?

Scanned by CamScanner

06 SUJETS TRAITES

Scanned by CamScanner

Sujet 1 : Réfléchis à ce questionnement sur le développement actuel : Comment concilier en tant qu'africain identité et changement ?

L'Afrique est le continent noir, victime d'un sous-développement qui mine l'épanouissent des populations .Voila pourquoi il est nécessaire de réfléchir sur la question comment concilier l'identité et changement afin qu'elle puisse amorcer la voie du développement. L'analyse de cette problématique est d'autant plus urgente que nous nous situons dans un contexte dit de mondialisation que Senghor qualifie de rendez-vous du donner et du recevoir. Dès lors, comment donner et recevoir tout en restant le même ? Ou encore, comment vivre soi-même comme un autre en tant qu'africain ? S'interroger sur le comment concilier identité et changement suppose au préalable qu'on ait pris conscience que chacune de ces tendances portées à l'absolu, comme ce fut le cas pour Héraclite et Parménide, fragilise l'équilibre tant nécessaire pour le développement intégral du continent.

Il nous semble que nous pouvons appeler « Afrique parménidienne » cette Afrique qui a fait du repli identitaire sur soi son étendard. A ce propos, force est de constater que nombre d'africains semblent opposés au changement des structures, des mentalités, bref à l'ouverture. Ce sont les africains de la stabilité dont le fondamentalisme traditionaliste est un bouclier, un rempart infranchissable devant tout appel au progrès et à la nouveauté. Toutefois, observons que c'est surtout au niveau culturel que cette fermeture sur soi se fait sentir avec acuité. En effet, la mentalité traditionaliste jalouse de ses valeurs culturelles a fini par les ériger en absolu. Pour le traditionaliste, aucune culture en dehors de celle de ses ancêtres n'est recevable. La règle de vie, la façon de penser et d'agir sont celles qui ont toujours été pratiquées par les ancêtres fondateurs de la tribu ou du clan. C'est cet état de chose qui est à l'origine du conflit de génération. Car, le dynamisme des jeunes générations montantes se heurte au *statu quo* des vieilles générations. En outre, la mentalité traditionaliste diabolise tout ce qui est apport extérieur et voit dans l'ouverture à la nouveauté une menace de mort. C'est ce qui explique l'adoption d'une attitude rétrograde au nom de l'inflexibilité et de l'éternité des valeurs traditionnelles, des pratiques coutumières, des visions culturelles de l'homme, de la société et du monde.

A l'opposé de cette Afrique fermée sur elle-même, il y a une autre que nous pouvons qualifier d'héraclitéenne. L'« Afrique héraclitéenne » est celle qui se situe aux antipodes de la fermeture sur soi, du fondamentalisme traditionaliste. C'est l'Afrique de l'ouverture, mais alors une ouverture sans borne. Les africains héraclitéens sont continuellement habités par un désir de fuite en avant. Ils sont motivés par la conscience selon laquelle tout ce qui est digne d'être recherché se trouve au-delà de leurs frontières. C'est de ceux-ci dont parle Paul Fokam quand

Scanned by CamScanner

il écrit : « *Pendant des siècles, (...) on a réussi, par le développement de la communication audiovisuelle, à faire admettre à l'Africain qu'il est incapable d'activités scientifiques, que sa culture n'apporte rien de significatif à la culture universelle. Pour son développement, le seul choix intelligent serait de sortir de la «barbarie» pour rejoindre le monde «civilisé».* » »

De cette observation de Paul Fokam, il en découle les raisons qui justifient l'extraversion dans laquelle sombrent nombre d'africains en quête des valeurs du monde occidental sans aucun discernement et parfois au détriment de leur originalité. On comprend aussi pourquoi l'africain qui a opté pour l'extraversion, a en horreur tout ce qui l'attache à ses origines notamment son histoire et sa culture.

Face à ces deux tendances dont l'une prône le repli identitaire sur soi c'est-à-dire la stabilité et l'autre l'ouverture ou le changement irréfléchi, il faut tenter une position d'équilibre. Trouver l'équilibre signifie concilier identité et changement. Ainsi, le devenir de l'Afrique exige à la fois la sauvegarde de son originalité c'est-à-dire de son identité, et l'ouverture à la nouveauté ou encore la capacité de changer. L'Afrique doit prendre conscience du potentiel culturel, économique et humain dont elle dispose et en être fière. Toutefois, cette prise de conscience ne doit en aucun cas conduire à la fermeture sur soi : ce serait en effet se mettre en marge du progrès. Pour évoluer ou changer, il faut bien se dire que nous avons encore quelque chose à apprendre, quelque chose à recevoir des autres. D'autre part, l'ouverture ou le changement si nécessaire au progrès, doit s'effectuer sur la base du discernement et de la prudence. De même que le mouvement ne saurait être continu et illimité comme l'a démontré Aristote, de même l'Afrique ne saurait être le jouet des grandes puissances.

En somme nous remarquons que nous vivons dans une Afrique dont les mentalités sont effectivement opposées. Il n'y a des africains qu'on peut qualifier de conservateurs qui s'opposent aux progressistes. Par ailleurs, en syntonie avec Karl Marx qui pense que la philosophie ne doit pas se contenter d'interpréter le monde mais aussi le transformer, il nous a semblé nécessaire d'élargir le champ de notre réflexion au niveau existentiel. Ceci nous a permis d'une part de saisir l'homme dans sa nouvelle dimension d'être pour le bien et d'autre part de souligner l'urgence qu'il y a aujourd'hui en Afrique à concilier identité et changement. Le choix de l'Afrique est subjectif et relève beaucoup plus de notre appartenance au dit continent. Toutefois, on peut très bien partir d'un contexte précis pour mener une réflexion qui engage l'universel.

Scanned by CamScanner

Sujet 2 : Dans le cadre de l'activité humaine, réfléchis à ce sujet : Faut il faire l'éloge du travail ?

Le travail désigne une activité physique et intellectuelle permettant à l'homme de transformer la nature dans le but de satisfaire ses besoins. Nous prêtons volontiers au travail de nombreuses vertus d'ordre aussi bien moral (délivre de la paresse) que social (lie les hommes dans une coopération raisonnée) ou encore matériel (amélioration des conditions d'existence). Pourtant, la réalité du travail et les méfaits voire les vices qu'il occasionne font peser un doute sur le bien-fondé d'un tel éloge. Le travail est une réalité ambiguë : à la fois utile et pénible, il semble tenir à la fois du bien et du mal.

La question de notre sujet soulève dès lors le problème suivant : comment un éloge légitime et honnête du travail peut-il tenir ensemble, sans en négliger une seule, ces deux dimensions apparemment contradictoires ? Au nom de quelle échelle de valeur le travail se révèle-t-il digne d'éloge ?

La nature du travail en justifie l'éloge. Car telle est bien la nature du travail : distinct de l'activité animale dominée par l'automatisme de l'instinct, le travail humain engage la conscience de l'individu qui se représente un but et mobilise à la fois sa raison (pour déterminer les moyens de l'atteindre) et sa volonté (pour se résoudre à fournir l'effort nécessaire). De sorte qu'on perçoit aisément, avec Marx, la valeur du travail : en nous apprenant à différer la satisfaction de nos désirs, le travail encourage le développement de la raison, affermit la volonté et, partant, humanise l'homme. La discipline du travail jette ainsi les bases de la moralité et de la civilité humaine : l'homme devient peu à peu maître de soi, attentif, réfléchi et rationnel, coopératif, obstiné, persévérant et souvent même courageux. Par le travail l'homme advient à lui-même et conquiert ce qui fait sa valeur propre : sa liberté.

Si le premier effet du travail est la maîtrise de soi, il ne manque pas de procurer un second bénéfice: la transformation du donné naturel en vue d'une fin utilitaire. Élargissant en quelque sorte l'emprise naturelle de la main, les outils, fruits et auxiliaires du travail, étendent l'emprise technique de l'homme sur une nature désormais disponible pour son propre usage. Dès lors le monde est domestiqué, humanisé par l'effort humain.

Comme l'a souligné Adam Smith, en tant qu'il est « productif », le travail est créateur de valeur : à mesure que l'homme travaille, il s'enrichit, ses biens s'accroissent. Dès lors, non seulement le travail a une valeur, mais il est une source de toute valeur marchande. Si le travail augmente le nombre de nos biens, il en fournit aussi la mesure universelle : la valeur d'une chose se mesure au travail qu'elle a coûté. C'est en mesurant l'effort humain qu'on peut déterminer la valeur d'une chose. Nul doute que ce principe fonde aussi les valeurs morales, car le propre d'une bonne action n'est-il pas d'avoir coûté un effort à celui qui l'a ?

Scanned by CamScanner

En revanche, en examinant la nature du « travail aliéné », Marx a parfaitement montré comment certaines formes d'organisation tendent à dénaturer le travail. Ainsi, dans le capitalisme industriel, la relation salariale tend à déposséder le travailleur de sa force et du produit de son travail. De sorte que le labeur, en éloignant l'individu de lui-même, devient littéralement inhumain. Mais alors s'agit-il encore de travail ? Il faut se garder de confondre la discipline du travail, qui est libératrice et humanisante, et la répression du labeur, qui est asservissante et déshumanisante.
L'homme tirant sa dignité de sa liberté, seul le travail libérateur est digne d'un juste éloge. Dès lors, on se gardera de confondre l'éloge du travail avec l'éloge du labeur exténuant. Celui-ci n'est pas une forme dérivée de celui-là, mais pour l'essentiel, son exact opposé.

Il semble légitime de faire l'éloge du travail, car on peut à bon droit lui reconnaître une valeur morale, sociale et matérielle. Mais on veillera à ce que l'éloge du travail demeure rationnel et ne repose pas sur une dévalorisation de la vie humaine et sur des motifs affectifs tels que la peur ou le fantasme d'une maîtrise technique et un culte immodéré de l'utilité.
Faire l'éloge du travail implique qu'on sache reconnaître la valeur du « non-travail » (activité libre, contemplation) sans lequel il se change en labeur servile et perd à la fois son sens et sa valeur.

Sujet 3 : Dans le cadre de la vie en société : Que devons_ nous à l'Etat ?

L'« État » désigne l'ensemble des institutions détenant l'autorité et le pouvoir politique qui s'exercent sur un peuple dans un territoire déterminé.
Emprunter une route, utiliser l'électricité ou l'eau courante, etc. ; il suffit de considérer la plupart des commodités autour de nous pour mesurer ce que nous devons à l'État. C'est parce que l'État, par le droit, contribue à organiser l'activité humaine que nous pouvons jouir à chaque instant de ses fruits. L'intitulé renferme donc deux questions : à quoi sommes-nous tenus à l'égard de l'État ? De quoi sommes-nous redevables à l'État ? Pour répondre à ces questions, il faut examiner la nature de l'État. Or, cette nature est paradoxale. D'un côté, en tant que forme d'institution du pouvoir, l'État désigne une création des hommes qui, en conséquence, doit les servir. En ce sens, c'est l'État qui semble nous devoir quelque chose. Mais d'un autre côté, l'État, pouvoir impersonnel, donne corps à une volonté générale qui a pour vocation de s'imposer aux volontés particulières, c'est-à-dire de dicter à chacun de nous un certain nombre de devoirs et de nous inspirer le sentiment d'une dette. C'est sur

Scanned by CamScanner

le fond de cette tension qu'il nous faut tenter de déterminer ce que nous devons à l'État.

Demander ce que nous devons à l'État, c'est demander à la fois ce que nous tenons de lui et ce qu'en conséquence nous devons lui témoigner.

Pour le comprendre, imaginons un instant notre existence sans l'État, dans ce que les philosophes appellent l'« état de nature ». Aucune loi ne nous contraint, aucun devoir ne nous engage, nous sommes parfaitement libres d'agir individuellement comme bon nous semble. Mais, ce faisant, comme l'écrit Thomas Hobbes dans son livre *Léviathan* auquel nous empruntons ici les citations qui suivent, chacun s'inquiétera de la liberté des autres, puissance imprévisible, et de l'usage potentiellement agressif qu'ils peuvent en faire. Dès lors, la simple imagination du pire engendre une crainte de l'autre qui nous plonge dans un « climat de guerre » généralisé et donne bientôt à chacun l'idée de « prendre les devants » et de nuire à l'autre avant qu'il ne nous nuise.

Pour sortir de cet engrenage, il faut un pacte de soumission qui consiste à renoncer à exercer sa puissance et, déposant les armes, s'entendre sur des règles assurant une existence pacifiée. En abandonnant toute notre puissance d'agir à une puissance souveraine, chargée en contrepartie d'établir et de faire respecter des lois en vue de la paix, nos esprits s'apaisent. Car à présent, le « pouvoir visible » de l'État rend prévisibles, dans une large mesure, les actions des hommes : la menace du châtiment rend de moins en moins probable qu'un individu tente de nuire à quiconque. Chacun peut alors vivre en paix sous le bras protecteur d'un État infiniment plus puissant que n'importe quel individu. « Décourageant le crime », seul l'État peut nous faire sortir de cet infâme état de nature où « l'homme est un loup pour l'homme ».

Il n'est guère difficile, à partir de cela, de comprendre ce que nous devons à l'État : la préservation de notre vie individuelle, la paix civile ainsi que toutes nos libertés. En somme, nous ne serions rien sans l'État et nous lui devons tout. Cette dette immense commande une soumission absolue à l'État, qui se trouve en droit d'exiger de nous tout ce qu'il juge nécessaire en vue de la paix civile et du progrès de la civilisation.

L'État est un instrument au service des individus. Dès lors, nous devons une obéissance seulement conditionnelle à l'État. Ce n'est que parce qu'il nous permet de jouir individuellement de notre liberté que nous acceptons, en retour, d'obéir aux lois qu'il établit. La mission de l'État est de garantir la liberté individuelle en lui donnant la légitimité de la loi.

On peut ainsi proposer une nouvelle réponse à la question posée : ce que nous tenons de l'État, c'est une liberté sauvée et la garantie de la propriété de nos biens. En conséquence, nous sommes tenus, dans cette limite, de lui obéir pour notre plus grand profit.

Ajoutons avec Rousseau, que notre liberté n'est possible que grâce aux lois de l'État et qu'en ce sens c'est à lui que nous la devons. Nous n'avons pas à regretter cette indépendance naturelle dans laquelle chacun de nous ne s'occupe

Scanned by CamScanner

que de soi sans égard pour les autres. Paradoxalement, il n'y a de véritable liberté que dans l'obéissance à la loi, « car l'impulsion du seul appétit est esclavage, et l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté ». C'est pourquoi nous sommes tenus envers l'État à une obéissance sans réserve
En tant que nous sommes « sujets » de l'État, nous lui devons une parfaite obéissance. Chacun se met « sous la suprême direction de la volonté générale ». Mais notre liberté, loin de s'anéantir, ne s'épanouit que davantage : car en tant que « citoyens », nous participons à la souveraineté, par exemple, en votant les lois. Ainsi, chacun n'obéit en réalité qu'à lui-même et « reste aussi libre qu'auparavant ».

Parce qu'il nous procure une vie proprement humaine, libre, paisible et prospère, l'État est en droit d'exiger de nous une parfaite obéissance. Mais pour que celle-ci ait un sens et fasse l'objet d'un devoir, encore faut-il que nous restions libres. Car, sans liberté, il n'y a ni obéissance ni devoir, mais soumission et contrainte.

Sujet 4 : Réfléchis à cette interrogation sur les échanges sociaux : les échanges favorisent-ils la paix entre les hommes ?

On appelle communément « échange » l'acte qui fait passer d'un individu à un autre un objet, un bien matériel ou immatériel. Il est différent du don, qui est un rapport unilatéral entre deux parties, ou l'une des deux remet à l'autre sans exigence de retour. Dans l'échange, en revanche, les relations sont réciproques, et c'est pourquoi l'on parle généralement d'échanges au pluriel. La paix désigne, elle, les rapports réguliers ou non conflictuels entre différentes entités, la plupart du temps entre nations. On l'oppose généralement à la guerre, celle-ci étant la manifestation armée d'un conflit d'intérêts. Or, la guerre n'est-elle pas la sanction d'un échange manqué ? Pourquoi les échanges sont à la fois une condition de possibilité de l'entente mais aussi de la discorde entre les hommes ?

. Les échanges utiles et profitables favorisent la paix entre les hommes .Le premier type d'échange auquel on pense en envisageant cette notion, c'est évidemment l'échange marchand. Comme l'explique Platon au livre II de *La République*, les échanges sont à l'origine des sociétés, et comme tels nous pouvons les considérer comme le moyen même de la paix dans la mesure où ce sont eux qui poussent les individus à s'associer et à collaborer. Ainsi, dans la mesure où autrui m'est utile, je n'ai aucune raison de lui nuire ou de vouloir lui nuire puisque cela me nuirait à moi-même. C'est ainsi que les échanges sont l'expression même des rapports cordiaux entre les individus. On observe cela

Scanned by CamScanner

dans les moindres échanges, comme le troc, où les biens sont échangés de manière directe sans intervention de monnaie, et où l'on constate les rapports de bonne intelligence des parties échangeant. De ce point de vue, l'échange constitue un moyen d'accommodement entre différents individus et en aucun cas l'expression d'un conflit. C'est également le cas des échanges marchands ou effectués par l'intermédiaire de la monnaie qui, d'après Aristote (*Éthique à Nicomaque*, livre V), constitue le moyen « de rendre semblables des choses dissemblables », c'est-à-dire de rendre possibles les échanges entre biens de valeurs différentes.

Que les échanges favorisent la paix dans la mesure où ils permettent la collaboration entre les hommes, c'est une idée que l'on retrouve chez l'anthropologue Claude Lévi-Strauss qui, dans son *Anthropologie structurale*, démontre que toute société primitive repose sur trois types d'échanges : celui des signes, celui des biens et des services et celui des femmes. Ainsi, plus l'objet échangé a de valeur, et plus il consolide les rapports au sein du groupe. En effet, échanger, c'est accepter de donner à autrui un bien auquel on tient, qui a pour nous de la valeur, et c'est en tant que tel reconnaître à autrui lui-même une valeur supérieure à celle de l'objet échangé. D'ailleurs, même le premier des échanges, l'échange verbal auquel fait référence Lévi-Strauss en parlant d'échanges de « signes », a une vertu conciliatrice pour les individus. Cette idée se trouve d'ailleurs déjà, à un autre niveau certes, dans la philosophie de Platon, qui considère le dialogue comme le moyen pour les individus d'échanger des idées et donc comme un acte de reconnaissance de la valeur d'autrui en tant que sujet, être pensant et libre. La dialectique est alors le symbole même de la possibilité de l'accord entre les hommes, puisqu'en elle tous les intérêts privés s'effacent devant l'universalité de ce qui est recherché, une et la même pour tous les hommes : la vérité. Ici aussi, l'échange que représente le dialogue est le signe d'une entente mutuelle et donc d'une paix entre les individus. Ce ne sont donc pas seulement des objets qui s'échangent, mais aussi des idées et des personnes.

Cependant, Les échanges, fondés sur l'égoïsme, sont facteur de discorde. Ainsi, comme l'a exposé Karl Marx dans son œuvre *Le Capital*, ce sont les échanges marchands qui, en constituant le socle de toutes les sociétés capitalistes, sont à l'origine de leur caractère profondément injuste. En effet, dans la mesure où une classe, la bourgeoisie, propriétaire des moyens de production, tire plus d'avantages financiers que le prolétariat, les échanges sont dissymétriques : une classe peut acheter et vendre beaucoup plus qu'une autre ; le prolétariat, lui, est condamné à une vie économique réduite. C'est pourquoi d'après Marx la paix doit s'établir loin des conflits d'intérêts de la société capitaliste et de ses échanges marchands, dans une société qu'il nomme une « société sans classes ». Mais ces oppositions qui naissent des échanges marchands peuvent aussi naître des échanges d'idées que l'on appelle « débats » et qui engendrent plus d'hostilité parmi les individus que de rapports amicaux.

Scanned by CamScanner

Cela est poussé à l'extrême lorsque l'on considère la véritable guerre à laquelle se livrent les idéologies, celles-ci étant des discours *intéressés* visant à préserver un certain nombre d'intérêts particuliers. Ainsi en va-t-il des idéologies capitalistes ou communistes, qui toutes deux ont tenté de faire adopter en théorie et en pratique des points de vue radicalement différents sur les échanges marchands, et se sont livré une guerre idéologique tout au long du XXe siècle.

Le problème était de comprendre pourquoi les échanges sont à la fois une condition de possibilité de l'entente mais aussi de la discorde entre les hommes. Si l'acte d'échanger unit les hommes, la finalité de l'échange, où chacun ne poursuit que son intérêt, les divise. En poussant les individus à trouver un accord, les échanges sont une condition favorable à la paix. Mais dans la mesure où chacun n'en demeure pas moins, le plus souvent, égoïste, l'échange fait obstacle à la paix qui exige de chacun qu'il renonce à son intérêt particulier. C'est pourquoi nous pouvons penser que ce ne sont pas seulement les échanges qui favorisent la paix, mais plutôt la paix qui favorise les échanges.

Sujet 5 : Dans le contexte de la communication humaine, débattez ce sujet : Peut-on séparer penser et parler ?

La parole est la faculté d'exprimer et de communiquer la pensée au moyen du système des sons du langage articulé émis par les organes phonateurs. Au sens large, la pensée est une activité psychique, consciente dans son ensemble, qui recouvre les processus par lesquels sont élaborés, en réponse aux perceptions venues des sens, des images, des sensations, des concepts que l'être humain associe pour apprendre, créer et agir. ...De façon plus générale de nombreuses espèces animales sont dotés d'intelligence sans être dotées de parole. Cela veut-il dire que ces deux facultés peuvent être dissociées, qu'elles n'ont pas besoin l'une de l'autre pour exister telles qu'elles sont ? Peut-on séparer penser et parler ? Si la pensée semble pouvoir exister sans être formulable par aucun langage, y a-t-il une parole possible, sans réelle faculté de pensée ? Nous verrons dans un premier temps la séparation de principe et de fait que l'on peut établir entre penser et parler, pour insister ensuite sur l'étroite dépendance entre les deux facultés.

Les cas sont si fréquents, où parole et pensée ne vont pas ensemble, qu'il est normal de considérer leur séparation comme possible, et même souhaitable parfois. La plupart du temps ils sont unis, mais rien n'empêche qu'ils soient dissociés. Cette dissociation est voulue. Quand il s'agit de taire ce que l'on pense pour des raisons de civilité évidente : dit-on par exemple à quelqu'un que l'on connaît, ou non, qu'on le (la) trouve laid(e) ? Ou, pour des raisons professionnelles, va-t-on toujours dire son désaccord avec notre hiérarchie ?

Scanned by CamScanner

N'est ce pas un risque ou une provocation inutiles dans bien des cas ? Du point de vue moral, c'est plus condamnable, mais il est des situations où le mensonge par omission peut être une mesure de bon sens. Et même si on ne souhaite pas montrer, par honnêteté, une différence entre ses pensées et ses paroles, cette différence est souvent subie ou éprouvée sans qu'on le veuille.

Qui n'a pas constaté un jour qu'un sentiment personnel ne trouve pas d'expression adéquate ni même d'expression du tout ? ceci est fatal : on sait que le langage est d'instrument de communication des pensées. Le mot doit donc être le même pour tous, sinon, il n'est pas compris. Mais il gomme ainsi des nuances personnelles et intimes importantes car la réalité qu'il désigne, le sentiment amoureux par exemple, évolue sans cesse dans l'esprit. De cette simple logique, Bergson tire la conclusion paradoxale que le langage est relativement impersonnel sur domaine où il devrait avoir la vertu contraire. Mais ce n'est pas le plus grave : quand nous parlons, les mots se succèdent et sont séparés les uns des autres dans notre bouche. La structure du langage, les contraintes physiques de sa prononciation nous obligent à cette séparation. En réalité, dans la conscience il s'agit bien d'un cours ininterrompu et mélangé de sentiments, d'humeurs, de pensées plus ou moins précises qui ne sont pas juxtaposés les uns à côté des autres de cette façon. Et c'est précisément quand arrive aux lèvres tout ce que l'on voudrait exprimer en même temps, que la parole vient à manquer ou à s'embrouiller. La parole sépare les pensées. Il faut donc la séparer de la pensée.

La parole est une forme physique du langage. Mais ce dernier présuppose nécessairement une faculté intellectuelle qui donne à la pensée et à la parole un rapport étroit d'interdépendance. Tous les noms communs du vocabulaire désignent des genres, des idées abstraites par le simple fait que ce sont des concepts. Or cette abstraction ne peut être opérée par la perception sensorielle, ni même par l'imagination, comme le remarque Rousseau. On imagine toujours un objet ou une personne en particulier, par contre on conçoit la notion générale d'être humain ou d'objet. C'est donc l'entendement qui officie. Et il ne peut le faire que par la disposition des mots. Eux seuls correspondent à la dimension purement intellectuelle des éléments produits par l'esprit. « Il faut donc parler pour avoir des idées générales », conclu Rousseau. Et il faut donc parler pour penser, ou penser pour parler. La conclusion est la même si l'on examine la conscience : avoir conscience de quelque chose suppose qu'on puisse l'identifier et le distinguer de ce qui n'est pas lui. Les mots permettent cette précision.

Sans les mots pour le dire, le contenu des idées est confus, on n'en possède pas une pensée véritable, juste un vague sentiment ou une intuition diffuse. Hegel voit ainsi dans l'absence de mot, l'absence de pensée claire digne de ce nom, c'est-à-dire consciente d'elle-même et identifiée précisément. Il écrit : « C'est dans les mots que nous pensons [...] C'est le son articulé, le mot, qui seul nous

Scanned by CamScanner

offre l'existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée ». En terme claire, séparer la parole et la pensée, est un raisonnement erroné.

Il est donc possible de séparer en fait l'acte de penser de l'acte de parler, si l'on reste sur une simple dimension technique du langage, ou si l'on fait de la parole un instrument au service d'une fin qui n'est pas forcément dévoilée. Par contre, parler et penser sont en droit inséparables, au sens où leur définition respective tient compte de leur dépendance réciproque, mais au sens où cela peut être l'exigence à la fois intellectuelle et éthique qui prévaut à leur usage.

Sujet 6 : Dans le cadre des idées des hommes, réfléchis à ce sujet : Toute croyance est-elle contraire à la raison ?

Par définition la croyance c'est avant tout l'attitude de l'esprit qui affirme quelque chose sans pouvoir en donner une preuve (synonyme d'opinion). Mais, en conséquence mais dans un champ plus spécifique c'est l'adhésion de l'esprit à des vérités qui ne sont pas connues par la raison (synonyme de foi). En ce sens la croyance semble s'opposer radicalement à la raison, entendue comme faculté de calculer, de raisonner, c'est-à-dire de combiner des concepts et des jugements, de déduire des conséquences et, en conséquence, de bien juger, de distinguer le vrai du faux, le bien du mal.

La croyance est-elle toujours contraire à la raison ? Faut-il réduire la croyance religieuse à une opinion irrationnelle ? Ne peut-on pas penser une croyance rationnelle qui permettrait par exemple de concilier foi et science ?

L'émergence du discours rationnel passe par l'opposition à la croyance. Cf Allégorie de la caverne où Platon montre que le monde de la croyance c'est d'abord le monde de l'opinion (celui de l'expérience sensible première où nous croyons que le ciel est bleu, le soleil tourne autour de la Terre et que les espèces ont toujours existé telles qu'elles sont). Et l'opinion est assimilée à une prison pour deux raison :

- sa relativité, son perpétuel devenir et sa multiplicité infinie d'objets dont il semble impossible de sortir et dont on ne peut finalement rien dire. Finalement tout discours est de ce fait impossible.

- La croyance dans le sensible est liée au caractère corporel de l'homme. Ainsi l'homme est conçu par Platon comme prisonnier de son corps, c'est-à-dire de ses désirs et de ses besoins Si l'homme est incapable de trouver le vrai c'est parce que son âme, son intellect, est entravé par la dictature du corps.

Scanned by CamScanner

La croyance implique des relations sociales d'autorité et de soumission. C'est ainsi que la validité de l'argumentation rationnelle est jugée sur des qualités internes et non sur le statut de l'orateur. La question de la vérité est donc toujours éthique et politique parce qu'elle engage ma personne et le rapport à autrui. Cette remarque n'est pas simplement théorique elle signifie que, concrètement, sans égalité de droit, sans information libre et sans école pour tous la vérité est nécessairement limitée. Historiquement : procès de Galilée est le symbole de cette relation conflictuelle entre raison et croyance dont les acteurs étaient en l'occurrence Galilée et le Saint-Office. Mais cette situation conflictuelle est déjà inscrite dans toute l'œuvre de Platon où plane la mort de Socrate, condamné injustement pour avoir osé incarné la raison contre la croyance.

Cependant La raison elle-même suppose une certaine forme de croyance. Tout d'abord l'existence ne serait pas possible sans croyance. Croire qu'il va pleuvoir alors que l'on voit des nuages arriver, ou parce que la météo l'a annoncé la veille, relève du bon sens. Plus encore au fondement même de notre rapport au réel il y a la croyance en l'existence du monde. Cf Méditations métaphysiques de Descartes : « *Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps-ci soient à moi ? si ce n'est peut-être que je me compare à ces insensés, de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très pauvres; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre, lorsqu'ils sont tout nus* ».

De plus la croyance n'est peut—être que l'autre nom de la raison. Hume, dans le « *Traité de la nature humaine* » définit la croyance qui est la propension de l'esprit à affirmer ce qu'il conçoit (lorsque je sais que 2 et 2 font 4 je dois aussi y croire). Il ajoute que ce caractère essentiel des croyances fait qu'elles ont un lien essentiel avec nos actions. La croyance produit une effectivité du comportement que la raison seule ne pourrait pas produire

En effet, Qu'est-ce qu'une croyance rationnelle ? Au fondement de toute rationalité il y a des principes que nous acceptons sans pouvoir les démontrer. Cf Pascal, *Pensées* :" *Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaye des les combattre* »

Selon Kant, il faut distinguer l'opinion et la foi : l'opinion porte sur un objet de savoir possible (nous aurons un jour les moyens de savoir si d'autres planètes sont habitées : celui qui est convaincu qu'il y a bien des Martiens émet donc une opinion) ; la foi, en revanche, porte sur des objets indémontrables (je ne pourrai jamais démontrer l'existence de Dieu ou l'immortalité de l'âme). Et pourtant ;

Scanned by CamScanner

même si aucune preuve de l'existence de Dieu n'est recevable, comme le montre très bien Kant dans le Critique de la raison pure, cette foi n'est pas incompatible, bien au contraire, avec la raison et plus particulièrement l'action morale (pour que le devoir ne soit pas absurde il faut supposer l'existence de Dieu). → « religion dans les simples limites de la raison » qui n'est pas la religion des prêtres : pas de culte, pas de clergé, ni même de prières, c'est une pure exigence de la raison pratique qui pose que Dieu existe, même si la raison théorique ne pourra jamais le démontrer.

En substance comme l'affirme Pascal dans les Pensées : « « *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point* » : cela veut dire que la croyance ne sera jamais réductible à la raison, ni la croyance rationalisable, parce que la croyance dépasse la raison. Il ne faut pas faire de la croyance quelque chose de rationnel ; il ne faut pas non plus la transformer en certitude, parce qu'elle ne parviendra jamais à apporter les preuves de ce qu'elle avance. Le danger alors, ce n'est pas que la croyance dépasse la raison : le danger, c'est qu'elle oublie ce dépassement, et qu'elle se prenne pour un savoir.

Scanned by CamScanner

Scanned by CamScanner